

# De la technocratie

## Sur la classe dirigeante à l'ère du capitalisme technologique

Par Marius Blouin

C'est l'équivalent de la découverte d'un continent dans l'exploration sociale. La plupart des gens réduisent la technocratie à la bureaucratie, aux énarques, à ces fonctionnaires de Bruxelles qui réglementent la fabrication de nos fromages : ce n'est qu'une infime part. La technocratie se définit comme une classe consciente d'elle-même ; la classe de l'expertise et de l'efficacité, de la rationalité maximale. La classe centrale des sociétés technologiques avancées, en quantité et en qualité. Elle forme avec la bourgeoisie capitaliste (y compris les financiers), un alliage indissoluble dirigé contre les autres classes (paysans, ouvriers, boutiquiers, employés), qu'elle remplace d'ailleurs par des machines. À l'ère technologique, tout pouvoir doit se faire technocratique ou périr. L'Etat, l'armée, l'entreprise sont technocratiques. Le capital, public ou privé, est technocratique. La *Silicon Valley*, talonnée par la Chine, présente le type le plus avancé de ce capitalisme technologique et technocratique, qui extermine les espèces, les peuples, les classes, les individus réfractaires à son vampirisme.

Si les anticapitalistes de tradition progressiste, marxistes de toutes nuances, n'ont jamais consacré à la technocratie la critique due à ce fait social écrasant, c'est qu'ils en font sociologiquement partie. Ils ne peuvent pas se voir, même si cet aveuglement est intéressé. C'est qu'ils voient un bienfait dans l'emballement technologique. C'est que la théorie marxiste n'avait pas prévu l'avènement de la technocratie, dans sa prophétie du duel final entre l'immense prolétariat paupérisé et la minuscule ploutocratie capitaliste. (La prophétie n'est pas forcément fausse mais elle est au moins repoussée.) C'est enfin que Marx n'a vu dans la révolte luddite qu'une rage infantile – voire réactionnaire –, du nouveau prolétariat industriel. Or Marx avait tort, et Ludd avait raison.

# I

## LUDD CONTRE MARX

Où l'on voit l'essor du machinisme capitaliste sur un blanc manteau de cathédrales. L'abattage des forêts – le règne du roi Mouton – la clôture des communaux – la révolte de Robin des Bois – les premiers technocrates, « *machinators* et *ingeniators* » – les ravages de l'accumulation primitive et de la *Conquista* capitaliste dans les deux mondes, l'Ancien et le Nouveau – l'insurrection des ouvriers *luddites* contre les nouveaux moyens de production – leur critique *en actes* et par anticipation de la thèse communiste de « *l'appropriation des moyens de production* ». Où l'on dresse un parallèle (critique) entre la thèse marxiste, suite à la Commune, de la nécessaire destruction de l'appareil d'Etat et celle, tout aussi marxiste, de la nécessaire conservation de l'appareil industriel. Où le « *socialisme scientifique* » et « *l'analyse concrète de la situation concrète* » démentent les thèses de Marx sur la disparition des classes moyennes, la paupérisation de la classe ouvrière et la concentration du capital. Où la critique sociale et la fiction littéraire annoncent, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'avènement d'une nouvelle puissance : la technocratie.

*Le prolétariat passe par différentes phases de développement. Sa lutte contre la bourgeoisie commence avec son existence même. La lutte est d'abord engagée par des ouvriers isolés, ensuite par les ouvriers d'une même fabrique, enfin par les ouvriers d'une même branche d'industrie, dans une même localité, contre le bourgeois qui les exploite directement. Ils ne dirigent pas leurs attaques contre les rapports bourgeois de production seulement : ils les dirigent contre les instruments de production eux-mêmes ; ils détruisent les marchandises étrangères qui leur font concurrence, brisent les machines, mettent le feu aux fabriques et s'efforcent de reconquérir la position perdue de l'ouvrier du moyen âge.*

*Le Manifeste communiste, K. Marx, F. Engels, 1848*

*La lutte entre le capitaliste et le salarié date des origines mêmes du capital industriel et se déchaîne pendant la période manufacturière, mais le travailleur n'attaque le moyen de travail que lors de l'introduction de la machine. Il se révolte contre cette forme particulière de l'instrument où il voit l'incarnation technique du capital. (...)*

*La destruction de nombreuses machines dans les districts manufacturiers anglais pendant les quinze premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, connue sous le nom de mouvement des Luddites, fournit au gouvernement antijacobin d'un Sidmouth, d'un Castlereagh et de leurs pareils, le prétexte de violences ultra-réactionnaires. Il faut du temps et de l'expérience avant que les ouvriers, ayant appris à distinguer entre la machine et son emploi capitaliste, dirigent leurs attaques non contre le moyen matériel de la production, mais contre son mode social d'exploitation.*

*Le Capital, K. Marx, 1867*

**1 – Prologue. Avant et après la révolution industrielle du Moyen-Âge. La fin des forêts et de la liberté. Comment la matière (première) prend forme (industrielle et marchande). Les premières sociétés capitalistes. Cinq siècles de guerre entre les Conquistadors bourgeois et les sauvages – forestiers, paysans, hérétiques, sorcières (Européens, Amérindiens, Africains), *cottagers* et ouvriers luddites. L’Histoire est une enquête : suivez les mots.**

Il est difficile dès que l’on remonte aux origines d’un épisode de la geste humaine, de ne pas très vite se retrouver en pleine « révolution du néolithique », à l’âge de la Nouvelle Pierre, aux débuts de l’agriculture et de la sédentarisation, de la sortie de la sauvagerie – de la forêt, en latin *silva*, sylve, sylvestre. Au XIII<sup>e</sup> siècle, celle-ci couvrait encore la majeure partie de l’Europe, y compris les cinq comtés du cœur de l’Angleterre – le Yorkshire, le Lancashire, le Cheshire, le Derbyshire et le Nottinghamshire – où les naturels avaient coutume de paître leur bétail, de chasser, pêcher, ramasser du bois et des glands, cueillir des baies – bref de vivre à peu près libres de fait, sinon de droit.

Ces forêts et les terres autour des villages épars étaient des biens communaux, c’est-à-dire que la propriété privée y était constamment violée par l’absence de cadastre et les droits d’usage : droits d’affouage, de glanage et de vaine pâture, le long des chemins et dans les friches, dans les prés, les bois et les champs. Ce communalisme obligeait les propriétaires à une gestion commune, entre eux et avec ceux que l’on devrait nommer expropriés. Ne serait-ce que pour décider des cultures, des pacages, suivant les terres et les périodes. En certains lieux, le *mir* russe, par exemple, ces biens communaux étaient en propriété indivise, ce que les théoriciens ultérieurs interprétèrent comme les restes d’un communisme primitif. D’autant que par la force des choses, les mêmes travaux, les plus gros surtout, se faisaient ensemble aux mêmes moments, et à peu près de la même façon de père en fils. Tous ces us et coutumes, on le sait, contraiaient le progrès, l’innovation, l’essor des forces productives, le commerce, l’accumulation du capital, l’avènement de l’abondance universelle. Ils devaient tomber avec les arbres.

Il fallut des siècles. Entendez-vous ce vrombissement de tronçonneuses au fonds des bois ? Voyez-vous ces tranchées défoncées par les énormes remorques de troncs gigantesques ? Les mornes bouleversements d’ocre boueuse et d’herbe éparse ? – Enfin – si vous n’allez pas dans les bois, vous êtes allé à l’école, vous avez la télé ; même si vous n’avez nulle *sensiblerie*, vous êtes au fait des *menaces sur la biodiversité*. En Amazonie, à Bornéo et même dans les Chambarans, qu’on abat ces jours-ci pour construire un « *village de vacance* », écologique et sous bulle. <sup>1</sup>

*Écoute, Bûcheron, arrête un peu le bras !  
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas :  
Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force  
Des nymphes qui vivaient dessous la rude écorce ?  
(...)  
Forêt, haute maison des oiseaux bocagers,*

---

<sup>1</sup> cf. Henri Mora, *Chambard dans les Chambarans*, Ed. Le Monde à l’envers, 2011

*Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers  
 Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière  
 Plus du soleil d'été ne rompra la lumière,  
 (...)  
 Tu deviendras campagne et, en lieu de tes bois,  
 Dont l'ombrage incertain lentement se remue,  
 Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue ;  
 Tu perdras ton silence, et haletant d'effroi  
 Ni Satyres ni Pans ne viendront plus chez toi.  
 (...)  
 La matière demeure, et la forme se perd.*

Ce ne sont ni Brocéliande ni la forêt de Gastine qui seules succombent. En ce même XII<sup>e</sup> siècle où la France se couvre d'un *blanc manteau de cathédrales*, la hache assaille de toutes parts la sauvagerie première d'où l'auroch a disparu, d'où le bison disparaît vers la Pologne ; c'est-à-dire nulle part. Seigneurs, évêques, moines, bourgeois et vilains défrichent à tout va. À Sherwood, la forêt devient pâturages, moutons, laine, sterlings, florins, écus, *espèces* ; accumulation et circulation du capital, comme le dit bien ce mot qui désigne le cheptel, c'est-à-dire le *chef*, le plus gros des biens possédés, comme le chef-lieu est le plus gros du pays- sans oubli du pécule et de la pécune, tous deux issus d'une racine indo-européenne \*peku, qui signifie troupeau. (cf. *Dictionnaire étymologique du français*, Robert. 1989)

*« L'homme ne peut point procéder autrement que la nature elle-même, c'est-à-dire il ne fait que changer la forme des matières. » (Marx, *Le Capital*)*

Suivez les mots. Remontez leur lignée à la racine et vous retrouverez cette forme perdue ; cette idée qui de la souche mère (la *matrice*) avait tiré un tronc, des rejetons, des matériaux, des madriers et finalement un amas de biens, de créances et d'espèces numéraires. On sait du reste que les paysans, habitants fixes – *détenteurs* – du pays, éleveurs et cultivateurs, sont les pires ennemis des bêtes et des plantes sauvages qu'ils n'ont de cesse d'avoir exterminées afin d'accroître leurs gains et leurs fonds. Et c'est pourquoi bûcherons et chasseurs encourent une tenace réputation de méchanceté chez les primitifs et les poètes, frères d'esprit, souvent, en des âges différents. Les ruraux d'aujourd'hui ravagent avec la même âpreté, ici les marais pour arroser leurs maïs, là, une forêt pour y faire un centre touristique, et grondent sans relâche pour qu'on détruise les derniers *nuisibles* ; ours, loups, blaireaux, sangliers, renards, chevreuils, fouines, martres, belettes, putois, freux, vautours, corneilles, pies et geais.

Il suffit de lire *La révolution industrielle du Moyen Âge*<sup>2</sup>, pour voir comment du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle le travail des machines évince toujours plus celui des esclaves, jusqu'à nos jours.

Le harnais et l'attelage en file qui permettent aux chevaux de charrier cinq fois plus de faix, sont vers l'an 800, les avant-coureurs de cette révolution. Se multiplient les moulins à eau, inventés dix siècles plus tôt, mais perfectionnés par les engrenages, les

---

<sup>2</sup> J. Gimpel, *Le Seuil*, 1975

roues dentées, la meule horizontale, les barrages, conduites forcées, aqueducs. Au IX<sup>e</sup> siècle, tournoient sur les terres de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, non moins de 59 moulins, au long de ruisseaux aujourd'hui disparus ou changés en cloaques. L'introduction de l'arbre à came entraîne « *la mécanisation de toute une série d'opérations industrielles qui se faisaient auparavant à la main ou au pied.* » Ainsi le chanvre semble avoir été écrasé mécaniquement en 1040, dans le Grésivaudan, la vallée de Grenoble à Chambéry. À Toulouse, deux siècles plus tard, naît la Société du Bazacle, « *sans doute la plus ancienne entreprise capitaliste du monde* », pour exploiter barrages et moulins sur la Garonne.<sup>3</sup>

« *Les actions s'appelaient des uchaus. Un uchau valait un huitième de moulin. Pour les douze moulins du Bazacle, il y avait donc quatre-vingt-seize actions qui pouvaient être transmises par héritage, données, échangées ou achetées.* »

Dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle, selon Gimpel, on ne trouve plus de meuniers parmi les actionnaires. Séparation du capital et du travail. Les ouvriers meuniers vendent leur force de travail, sans voix aux décisions des capitalistes toulousains qui leur achètent au plus bas prix. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la Société du Bazacle se convertit dans la production d'électricité. Le gouvernement la nationalise pour le compte d'EDF après la Libération.

« *En construisant un barrage moderne à l'emplacement exact de celui du XII<sup>e</sup> siècle, les ingénieurs du XX<sup>e</sup> siècle rendaient un grand hommage à l'habileté professionnelle de leurs devanciers.* » (Gimpel)

Les progrès de l'oubli, des friches de savoir et de la déséducation, dans l'histoire et les lettres surtout, obligent à rappeler ce qui voici quelques décennies passait pour une banalité. Le capitalisme industriel n'est pas né d'un coup des noces de la machine et de la vapeur. La bourgeoisie industrielle s'est développée des siècles durant, avant de paraître au XIX<sup>e</sup> dans toute sa puissance et de prendre le règne du monde. On doit dire la même chose de la technocratie qui s'y mêle aujourd'hui, après l'avoir servie dans l'ombre.

Aux moulins à eau s'ajoutent les moulins à vent et à marée pour actionner de multiples machines-outils. L'éruption des édifices et la course aux armements (fers à chevaux, armures, cottes de mailles, arbalètes, etc.) fouettent la croissance des industries minières et métallurgiques. De même l'invasion de « *la lourde charrue médiévale* » au soc ferré, sans lequel « *ces charrues n'auraient jamais pu défricher avec autant de succès les riches terres vierges et les forêts de l'Ouest et du Nord de l'Europe.* » Mines et forges d'Allevard par exemple, toujours dans cette vallée du Grésivaudan, au pied du massif de Belledonne. Non sans ravages par lesquels se signale dès ses débuts la société industrielle. « *Dans le Dauphiné, les représentants du Dauphin accusaient officiellement ceux qui fondaient le fer d'être responsables de la destruction des bois*

---

<sup>3</sup> cf. G. Sicard, *Aux origines des sociétés anonymes, les moulins de Toulouse au Moyen Âge*, Armand Colin, 1953

*et réclamaient qu'on prît des mesures énergiques contre les bûcherons et les fondeurs. »*<sup>4</sup>

*« En 1140 déjà, on abattait sauvagement la forêt médiévale. » Suger, abbé de Saint-Denis et « premier ministre » « parle, dans l'un de ses ouvrages autobiographiques, de la difficulté qu'il avait eue à trouver les poutres longues de 35 pieds, nécessaires à la construction de l'abbaye de Saint-Denis. » ... « En 1300, les forêts de France couvraient 13 millions d'hectares, soit seulement 1 million d'hectares de moins qu'à notre époque. »*

Revenons à nos moutons, à la laine qui, bien plus que le lin, bien avant la soie et le coton, était alors la matière à la mode. C'est du tissage de la laine que dans les Flandres, le Brabant, la Lombardie, naît l'industrie textile, la première et la plus puissante jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

*« Dans l'économie de l'occident médiéval, la laine fut la matière première la plus importante. Les grandes entreprises de l'industrie lainière, déjà capitaliste, implantées en Flandres et à Florence, absorbaient plus de dix millions de toisons par an. Leur existence même dépendait de la livraison régulière de cette énorme quantité de laine. Quand le producteur principal, l'Angleterre, menaçait de couper l'approvisionnement, l'industrie de la laine était pratiquement réduite au chômage. »*<sup>5</sup>

Les prolétaires du textile dans les villes industrielles de Flandre et d'Italie subissent avant la lettre une exploitation scientifique du travail. *« Les banquiers, hommes d'affaires aux méthodes capitalistes, maintenaient en servitude la majorité des 30 000 travailleurs de l'industrie textile florentine auxquels tous les droits professionnels et politiques étaient refusés. La main d'œuvre au XIV<sup>e</sup> siècle fut aussi impitoyablement exploitée par le patronat que le sera, au XIX<sup>e</sup> siècle, le prolétariat d'Europe et des Etats-Unis. Arnold Hauser dans son livre Social History of Art écrit que : “L'accroissement de la production exigea l'exploitation intensive de la main d'œuvre, la fragmentation poussée du travail et la mécanisation des méthodes en usage ; ceci veut dire, non seulement l'utilisation de machines, mais aussi la dépersonnalisation du travail de l'ouvrier, estimé en fonction de son seul rendement.”*<sup>6</sup>

*« La question sociale commence en 1349 »,* selon le sociologue Robert Castel, qui saute ainsi des siècles de *bagaudes* gauloises et le mouvement des communes du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle. Explications du Monde (10/11/2011) : *« Après la grande peste, la société féodale se défait et les anciens serfs se mettent à errer, entre vagabondage, délinquance et travail glané au petit bonheur la chance. Mais, à cette époque, le salarié est un aliéné. Il n'a rien d'autre à vendre que sa force de travail dont dispose l'entrepreneur. Sur la place de Grève, c'est-à-dire de l'actuel Hôtel de Ville de Paris, “les gens venaient le matin et attendaient que leurs employeurs leur proposent un labeur”* ». Chacun sait qu'on ne voit plus d'aussi poignant spectacle, aujourd'hui, aux abords des marchés, sur les places des bourgs au moment des saisons ni dans les agences de travail temporaire.

---

<sup>4</sup> J. Gimpel. *La révolution industrielle du Moyen Âge*, Le Seuil, 1975

<sup>5</sup> J. Gimpel, op. cité

<sup>6</sup> *id.*

Reste l'essor des cathédrales, des fortifications, des industries, des mines et des machines, lié à celui d'un personnage, le *machinator* ou *ingeniator*, l'architecte-ingénieur, dont l'expertise, l'autorité et la prospérité sont déjà reconnues. C'est lui déjà le technocrate, le maître de l'organisation rationnelle du travail pour le compte des patrons et commanditaires. Le héros de Jean Gimpel qui, dans la guerre entre *Les Deux Cultures* (C. P. Snow), choisit le camp des sciences et techniques contre celui des humanités.

*« Le monde antique ne chercha jamais réellement à créer un type d'homme capable d'harmoniser ces deux cultures. (...) La chrétienté médiévale échoua également (...) Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la révolution industrielle ne fit que souligner cette dualité. Dans le monde occidental contemporain, l'hostilité croissante à l'égard de la technologie et de la science, est la preuve de l'incapacité de l'Occident à résoudre ce problème majeur. L'Union soviétique a complètement échoué dans ce domaine. La Chine de Mao serait-elle notre dernière chance ? Les dirigeants chinois espèrent créer un type d'homme nouveau, en obligeant les étudiants à aller travailler, en stage, dans les fermes ou dans l'industrie. Mais que vaut cette expérience concrètement et sera-t-elle poursuivie assez longtemps ? (...) En adoptant, en 1949, une nouvelle idéologie révolutionnaire, la Chine démontre, qu'elle pourra pour la seconde fois dans sa longue histoire, avoir accès à une période de croissance où le dynamisme et le développement technologique évolueront parallèlement. Si la Chine est au seuil d'un nouveau cycle qui pourrait durer plus de mille ans, notre civilisation occidentale est sur le point de clore un cycle millénaire. » (Gimpel)*

Où vont se loger le progrès, les progressistes et le dépassement dialectique des contradictions ! Mais on reviendra sur la fusion du communisme et de la technocratie.

Il y avait gros à gagner en vendant aux villes drapières la laine de leurs tissages. Comme susdit, les rois d'Angleterre soutinrent judicieusement les éleveurs et marchands par l'abolition des droits d'usage et l'établissement de ce qu'on nomma dans le vieux français de la seigneurie anglaise : les enclosures. Un mot illustré par Rousseau dans son « *Discours sur l'Origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* » (1755).

*« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, que de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne. »*

De tels sauveurs se dressèrent et échouèrent quatre siècles durant. Un certain « *Capitaine Pouch* », ainsi nommé parce qu'il disait porter dans sa bourse (« *pouch* ») un objet censé protéger ses suiveurs de tout mal, et tenir son autorité directement du Roi des Cieux, mena des foules combler les fossés et arracher les clôtures des terres appropriées, proscrivant toute violence aux personnes. La milice des propriétaires fusilla une quarantaine de protestataires et l'on ne trouva dans la bourse du Capitaine Pouch, après sa pendaison, qu'un bout de fromage moisi. Ce fut, d'avril à juin 1607,

dans les comtés du Northamptonshire, du Warwickshire et du Leicestershire, l'une des dernières révoltes paysannes contre les enclosures.<sup>7</sup>

Avant le Capitaine Pouch, Robin Hood – Robin des Bois ou Robin la Capuche, suivant les étymologies – et ses Joyeux compagnons, vagabonds, braconniers, paysans expropriés et hors-la-loi, combattirent les accapareurs et les lois nouvelles ; le lotissement des champs cloisonnés de haies ; l'interdiction sur ces parcelles accaparées de fagoter, de glaner et de paître après la récolte. L'existence historique de ce Robin des Bois est incertaine, ce qui n'empêcha pas les pauvres de conter ses aventures ; les poètes de les écrire ; les cinéastes de les filmer. Au prix de multiples distorsions plus ou moins intéressées et voulues. Le certain est que nombre de Robin des Bois prirent la forêt, afin que ses fruits restent à tous et la terre, à personne ; avec le succès que l'on sait.

La gloire persistante de cet obscur personnage n'est certes pas due aux conflits de pouvoir et aux intrigues sentimentales dont romanciers et scénaristes l'ont affublé. Sa qualité de rebelle le distinguerait davantage, mais qu'a-t-il de plus que, disons... Spartacus, Zapatta ou les Révoltés de la Bounty ? Figures chères à l'éternelle subversion, mais dont la ferveur dans l'enfance et la jeunesse, n'atteint pas la vivacité, l'allégresse spontanée du mythe de Robin des Bois. Un jeune homme nous souffle le nom d'Huckleberry Finn. Juste. La différence, c'est la vie dans les bois (Thoreau), le retour à la sauvagerie (*Le Livre de la jungle*, *Tarzan* et cie), l'instinct de vie tout simplement. Il est un âge, surtout si l'on croupit, captif d'un raz-de-béton inéchappable, où l'on ne peut que tressaillir à l'idée de grimper dans un arbre, de plonger dans une rivière, de courir dans l'herbe. Si l'on a la chance d'avoir des livres ou la télé (et peut-être « *une mémé à la campagne* »), on frémira donc de descendre le fleuve en radeau, d'explorer l'île déserte, de battre la forêt avec les animaux. Cet instinct de vie, cette sauvagerie enfantine qu'il faut toujours renfermer, écraser, civiliser à force de renoncement, de dressage, de duperie, c'est elle qui tressaille au mythe de Robin des Bois malgré toutes les déformations afin de le réduire à une convenable guerre pour la couronne entre le vil Jean Sans-Terre et le noble Richard Cœur-de-Lion. C'est un tribut à la force et à la vérité de ces légendes que leur appel, huit siècles après les faits qui les inspirèrent, trouve encore un écho, si dégradé soit-il.

La sauvagerie ou liberté ? Voire.

L'âge de pierre s'étend sur de trop vastes espaces-temps pour être tout uniment qualifié d'« *âge d'abondance* ». Le document est rare. Des traces, des indices impossibles à interpréter, de quoi libérer l'imagination des chercheurs. La nature est un milieu de contraintes ; on obéit ou l'on meurt. Un homme seul n'y peut survivre, pour des raisons pratiques et parce qu'un homme seul ne peut être un homme, cet animal politique et social. Le bannissement équivaut presque à la mort. Il lui faut donc subir le huis-clos de la horde primitive et obéir à ses lois qui n'ont aucune raison de n'être pas la loi du plus fort. Quant aux hordes primitives qui hantent ce même âge de pierre et présentent la même diversité, il n'y a pas plus de raison de douter qu'elles n'aient soumis leurs membres à leur ordre, ne serait-ce que pour les nécessités, réelles

---

<sup>7</sup> cf. [http://en.wikipedia.org/wiki/midland\\_revolt](http://en.wikipedia.org/wiki/midland_revolt)

ou fictives, de leur survie. En revanche, il est impossible que cet ordre ait ignoré inégalités de traitement, de considération, d'influence, de pouvoir, en fonction de croyances et de faits dont l'éloignement nous écrase le relief et la variété croissante : fécondité des femmes, sagesse des vieux, vaillance des chasseurs guerriers, prestige du chamane, et ainsi de suite, au fur et à mesure de la complexification et de la différenciation sociale. Il n'est peut-être rien de moins libre ni de plus déterminé qu'un membre d'une « *société contre l'Etat* ». On trouve des éléments là-dessus dans *Les guerres préhistoriques*<sup>8</sup> ; *Le sentier de la guerre, visages de la violence préhistorique*<sup>9</sup>, et dans un dossier de *Pour la Science* (juillet 2012), consacré à l'homme de Néandertal. Les différences d'alimentation, de parures, de traitement funéraire, montrent à l'intérieur de la horde une hiérarchie de statut avec – quelle surprise –, un écart maximal entre ce qui serait les tombes des chefs et celles des esclaves.

Le miracle de l'ordinateur planétaire qui prétend, en notre nom, se rendre comme maître et possesseur de la nature, tout gérer, tout ordonner, tout calculer<sup>10</sup> – les nuages volcaniques qui tiennent les avions au sol, les accès de fureur suicidaire des individus – est d'avoir rallié contre lui la nature et la liberté au point de les fondre en une cause commune, et de faire oublier ce que l'état de nature, si enfoui, il est vrai, pouvait avoir d'absolutiste.

Après Robin des Bois et le capitaine Pouch vint le général Ludd. Mêmes contrées, mêmes habitants, en 1811, et pourtant ces contrées et ces habitants ne sont plus les mêmes. Le roi Mouton règne en rase campagne. Les farouches forestiers devenus tondeurs et peigneurs de laine, tisserands et tricoteurs, travaillent en famille dans leurs *cottages* flanqués d'un potager, d'un poulailler, d'une étable, cuisant leur pain, tuant leur cochon, relevant l'ordinaire d'un peu de chasse, fêtant la Saint Lundi, et quelquefois la Saint Mardi comme le Jour du Seigneur. Les femmes et les enfants sont au labour ; ces derniers dès l'âge de cinq ans. J'ai vécu cela moi aussi, chez les paysans de Picardie, du Jura et de Savoie, dans les années soixante, quand nous allions ramasser les patates, faire les foins, ou « en champ » garder les vaches. J'ai vu le fils du paysan conduire le tracteur à dix ans – rien d'exorbitant – ; on a de la fierté ; on n'est pas des feignants. Et charbonnier est maître chez lui.

Qu'est-ce que ce *cottage* que les traducteurs ne savent pas rendre en français ? Du vieux français, justement. Un *cotage*, avec un seul t, lui-même issu d'un *kote* germano-scandinave, désigne une petite maison, une hutte, une cabane, selon le *dictionary of etymology* (Chambers, 1998). En anglais, on nomme couramment « cottagers » les occupants de ces cottages des Midlands. En français, le terme de « coterie » désigne une « association de paysans » (1660), mais il prend vite une tournure péjorative pour dénigrer une « réunion de personnes soutenant ensemble leurs intérêts (1688) » (dictionnaire Robert.) D'où il suit que l'esprit de coterie d'une

---

<sup>8</sup> Lawrence H. Keeley, 1996. Perrin, 2002

<sup>9</sup> Jean Guilaine, Jean Zammit, Le Seuil, 2001

<sup>10</sup> cf. *IBM et la société de contrainte* in *L'industrie de la contrainte*, Pièces et main d'œuvre, 2011 (L'Echappée)

association de paysans soutenant ensemble leurs intérêts a forcément quelque chose de mauvais. Suivez les mots.

Ces *cottagers*, leurs maisonnées, leurs proches, leurs voisins – bref, leurs communautés, outillés de leurs métiers à bras et de leurs tours de main, opposaient à leurs donneurs d’ordre une indépendance à la fois juridique et en partie économique. Leurs délais de livraison, prix, quantités, pouvaient en accuser une certaine flexibilité, suivant leur guise et leur besoin d’argent. Des conditions évidemment intolérables pour cette nouvelle sorte de capitaines soudain issue d’une longue évolution industrielle. Des machines hydrauliques, des ateliers collectifs, de lourds investissements, les villes drapières et banquières, d’Italie et des Flandres, en avaient connu depuis le Moyen-Âge. Quand la vapeur actionne la machine (1765) ; que les filatures mécaniques réduisent les artisans au servage dans les fabriques ; que le capital exacte sa livre de chair du corps des prolétaires - les femmes et les enfants d’abord – ; ces éléments se précipitent en système et, en l’espace d’une vie d’homme – 1785-1830 – jettent une société rurale et vivable dans un tel enfer, que des générations d’auteurs peinent à trouver les mots pour le dire : Blake, *Jerusalem* (1804), Shelley, *La Reine Mab* (1812), Byron, discours au parlement et ode aux briseurs de machines (1812), Engels, *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1845), London, *Le Peuple de l’abyme* (1903), Orwell, *Dans la dèche à Paris et à Londres* (1933). L’insouciant Stendhal, lui-même, note dès ses *Souvenirs d’égotisme*, en 1821 : « *Je sentis sur le champ le ridicule des dix-huit heures de travail de l’ouvrier anglais. Le pauvre Italien tout déguenillé est bien plus près du bonheur. Il a le temps de faire l’amour, il se livre 80 ou 100 jours par an à une religion d’autant plus amusante qu’elle lui fait un peu peur, etc, etc.*

*Mes compagnons se moquèrent rudement de moi. Mon paradoxe devient vérité à vue d’œil, et sera lieu commun en 1840. Mes compagnons me trouvaient fou tout à fait quand j’ajoutais : “Le travail exorbitant et accablant de l’ouvrier anglais nous venge de Waterloo et de 4 coalitions. Nous, nous avons enterré nos morts, et nos survivants sont plus heureux que les Anglais.” »*

Les massacres de l’industrialisation en Union soviétique, longtemps niés et cachés, suscitèrent moins de surprise et d’indignation. En un siècle, on s’était fait à beaucoup de choses, et notamment à l’idée que pour l’avancée de la machine, le matériau humain n’a pas plus d’importance que le charbon jeté au four. Et puis c’était tout de même un massacre *progressiste*, un massacre de gauche, socialiste et communiste. Il y avait donc forcément des explications, des exagérations, c’est-à-dire des excuses. Ce saisissement d’horreur et d’incrédulité ne se retrouva, semble-t-il, qu’à la découverte des camps nazis, et aux récits des rescapés. Du progrès dans l’inhumanité.

La ruée finale des milliers de lois d’enclosure votées par le parlement anglais entre 1750 et 1860, achève la destruction de la vieille paysannerie, effective dès les années trente. Privés de leurs moyens de subsistance, les *cottagers* tombent à la merci de l’industrie du textile. Cette déchéance coïncide avec l’essor de l’usine, de la fabrique équipée de machines, de la grande industrie avide de main d’œuvre exploitable à mort, et de ses possibilités de reproduire celles-ci. C’est en somme une variante et une résurgence de l’esclavage avec ses lois contre le vagabondage, ses maisons de travail forcé, ses douze ou quatorze heures de travail quotidien, sa discipline de bagné, ses

salaires de misère suivant le misérable cliché. Les idéologues du pouvoir, notamment les renégats du soixante-huitisme, croient connaître les misères de la guerre de classe parce qu'ils se remémorent avec condescendance ces clichés flous et fânés – ah oui, Dickens, Zola, un peu misérabiliste, non ? Les misérables des Midlands qui avaient du capitalisme conquérant une expérience directe levèrent contre lui cette « *armée de justiciers* » dont Edward P. Thompson raconte l'épopée dans *La Formation de la classe ouvrière anglaise*.<sup>11</sup>

L'épopée ? Dans les cinq comtés du Yorkshire, Lancashire, Derbyshire, Nottinghamshire, Leicestershire, entre 1811 et 1813, un soulèvement populaire, clandestin, sans état-major ni structure centrale identifiés, unifié par ses seuls griefs, ses refus, ses aspirations, ses actions – et au fond – par le mode de vie commun de ses membres, immobilisa une armée de 12 000 soldats en pleines guerres napoléoniennes, sans compter mouchards et policiers ; et enraya quinze mois durant l'engrenage de la broyeuse industrielle. Bien sûr, des meneurs locaux impulsaient le mouvement et nombre d'entre eux, à défaut de connaître le babouvisme, se réclamaient du jacobinisme révolutionnaire. Mais le gros des troupes se voulait juste luddite, partisan du général Ludd, un personnage à la réalité historique bien plus incertaine que celle de Robin des Bois. – Quoique :

« *L'Oxford English Dictionary raconte une histoire intéressante. En 1779, dans un petit village du Leicestershire, un dénommé Ned Ludd força la porte d'une maison et, "pris d'une rage démente", détruisit deux machines à tricoter les bas. La nouvelle se répandit. Bientôt, à chaque fois qu'une machine à bas était sabotée (ce qui arrivait régulièrement, nous dit l'Encyclopedia Britannica, depuis les années 1710) les bonnes gens sortaient l'expression devenue consacrée : "Tiens, encore un coup de Ludd." Quand les briseurs de machines de 1812 (les "frame-bashers") reprurent son nom à leur compte, le Ned Ludd de l'histoire avait disparu derrière son surnom plus ou moins moqueur de "roi (ou capitaine) Ludd..."* »<sup>12</sup>

Ces briseurs de machines se recrutaient de bouche à oreille, en famille, entre amis, voisins, compagnons de travail et de taverne. C'était ce que les radicalistes d'aujourd'hui nomment des « groupes affinitaires » ; mais contrairement à ces derniers, les luddites, loin d'être isolés et reclus dans leurs bocaliers (alias « zones d'opacité », « d'autonomie temporaire » et autres îlots d'imaginaire surchauffé), participaient d'une société elle-même « affinitaire », d'une communauté dont ils étaient le principe actif. « *Il semble qu'il n'ait existé aucune preuve de structuration, aucune preuve de complot.* » C'est ainsi que Cobbett (NDR. Un journaliste de l'époque) commentait le rapport de la Commission secrète de la chambre des communes en 1812. « *Et c'est le fait qui déconcerte le plus le Ministère. Ils ne trouvent pas d'agitateurs. C'est un mouvement du peuple lui-même.* »<sup>13</sup> Les luddites incarnaient par anticipation l'idéal du *Manifeste du Parti communiste* (1848) que ses

---

<sup>11</sup> 1963, Edition Victor Gollancz. 1988, Le Seuil, Gallimard

<sup>12</sup> cf. Thomas Pynchon, *The N.Y. Times Books Review*, octobre 1984

<sup>13</sup> cf. *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, op. cit

propres disciples trahirent à peu près sans faille : « *Les communistes ne forment pas un parti distinct opposé aux autres partis ouvriers.*

*Ils n'ont pas d'intérêts qui divergent des intérêts de l'ensemble du prolétariat.*

*Ils n'établissent pas de principes particuliers sur lesquels ils voudraient modeler le mouvement prolétarien. »*

Naturellement, les autonomes, anarchistes, conseillistes, marxistes libertaires, etc., ne peuvent trop glorifier les luddites d'avoir levé une telle révolte, sans structure centrale, état-major, complot, agitateurs, etc. C'est à leurs yeux la preuve, non seulement que de tels moyens sont superflus pour réussir, mais plus encore que pareille insurrection n'aurait pas eu lieu si la spontanéité populaire avait été entravée, parasitée par ces lourdeurs bureaucratiques, vulnérables aux contre-menées policières.

L'émerveillement qu'elle suscite ferait presque oublier qu'elle fut finalement vaincue, rejoignant le martyrologe des rébellions ouvrières écrasées jusqu'en octobre 1917 – qui ne fut pas une rébellion ouvrière mais le coup d'Etat militaro-partidaire d'un appareil de spécialistes professionnels au faîte de leur technique. Voyez Malaparte et sa *Technique du coup d'Etat* (1931) et bien sûr le *Que faire ?* de Lénine (1902).

Encore une splendide défaite. On ne saura jamais comment aurait tourné l'insurrection luddite si passé l'embrasement initial, elle avait formé un noyau dirigeant, permanent et discipliné de militants révolutionnaires. Si un tel appareil eut prolongé son existence, voire, l'aurait transformée en mouvement national politique, ou au contraire, précipité son échec. La question ne fut pas posée. Le luddisme n'était ni la conspiration des Egaux, ni le club central de Blanqui. Pourtant, l'absence de preuve d'une structure *de fait* de l'insurrection luddite n'est pas une preuve d'absence de cette structure. Un mouvement clandestin tend à s'organiser de façon tacite, par exemple à travers des réseaux républicains, jacobins, religieux, pré-syndicalistes. On a vu maintes fois, depuis, comment une structure *ad hoc*, une simple signature, pouvait mobiliser nombre de militants d'autres organisations, « *ouvertes* », qui passaient le mot *en interne* à leurs membres et sympathisants. L'allusion, le sous-entendu, le *silence éloquent* avec leurs connotations conspiratives, en disent plus dans ces cas-là, que des déclarations explicites. – Tu vois ce que je veux dire ?

Les luddites n'ont guère laissé de textes ; des chansons, des lettres de protestation, de menaces, de sommations, adressées aux autorités et à des industriels. Leurs actes parlaient pour eux. Armés, grimés, masqués, ils allaient de nuit forcer les fabriques et briser les métiers mécaniques. En février 1812, le bris de machine devint passible de pendaison. Les luddites arrêtés surent se taire jusqu'au pied du gibet. Ce que l'on croit savoir d'eux transpire de confidences lâchées, chuchotées des décennies après les faits, de rapports de mouchards et de police, riches en hypothèses et en fabulations, et des articles de presse. S'assemblaient-ils de nuit dans les landes et autres déserts ? Avaient-ils des sentinelles ? Des mots de passe ? Faisaient-ils prêter serment à leurs affiliés ? On n'a plus idée de ce qu'est un homme de parole depuis que celle-ci ayant été « libérée », il est loisible de dire n'importe quoi sans conséquence. « *Or en*

Angleterre, les serments de ce genre étaient jugés si subversifs qu'une loi de 1797 les rendait passibles de déportation, quel que fût le motif d'allégeance. »<sup>14</sup>

Omerta ? Ne dit-on pas quelquefois de la mafia, qu'elle fut d'abord une société secrète de protection des paysans contre l'Etat et les puissants ?

Bien entendu, toute histoire est une bataille en cours, un affrontement de légendes aussi durable que la découverte de nouveaux faits, nouveaux documents, de nouveaux liens entre ces faits et documents, de nouvelles interprétations ; aussi durable que les intérêts affrontés.

Histoire : d'une racine indo-européenne \*weird- « voir » ; d'où \*wid-tôr « qui sait, qui connaît » ; d'où le grec histôr-historia, « recherche, information », « relation de ce qu'on a appris ». Exemple : « L'Enquête » d'Hérodote, le « Père de l'histoire », ce rapport d'observation.

Légende : du latin legendum, « ce qui doit être lu », d'une racine indo-européenne \*leg-« cueillir », « choisir », « collecter » – Quoi ? les fruits de l'enquête. Chasseurs-cueilleurs, brisez la coque des mots pour en goûter la noix de sens et l'absorber.

Et vos yeux s'ouvriront.

Et vous connaîtrez le vrai du faux.

De ces quatre siècles de « *transition au capitalisme* », comme on désigne souvent la période qui va de la Grande Peste (1347-1352) à la Révolution industrielle (*circa* 1785-1830) émergent des chroniques, des rumeurs, d'obscurs souvenirs, des récits officiels, des mémoires vaincues, enfouies ou simplement négligées. La féministe Silvia Federici a tissé avec « *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive* »<sup>15</sup>, un récit violent de ces quatre siècles, non pas consacré aux mutations du mode de production (des biens et marchandises), mais à celles du mode de reproduction (des producteurs et de la force de travail). Un récit non moins partisan (« *situé* »), mais non moins illuminant qu'un autre et qui illustre au plus haut point l'oracle du *Manifeste* : « *L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes.* » C'est-à-dire un cauchemar né de la violence et générateur d'épouvante. Cette lutte, contée par Silvia Federici, est d'une telle férocité, d'une telle constance et d'une telle évidence, qu'elle en renverse le primat de « *la base matérielle* » sur la « *superstructure idéologique* ». On connaît le mot de Marx : « *Donnez-moi le moulin à vent, et je vous donnerai la société féodale, donnez-moi la machine à vapeur et je vous donnerai la société capitaliste industrielle.* » À lire Federici, on finit par se dire que ce n'est pas « *le développement des forces productives* », les facteurs économiques et techniques, qui ont suscité l'émergence du capitalisme industriel, mais plutôt la terreur et la tyrannie d'une classe de prédateurs démoniaques et sadiques qui a ordonné au mieux de sa rapacité le cours des sociétés, jusqu'à aboutir à une forme unifiée, mondialisée. Federici raconte un Moyen-Âge, entre le XII<sup>e</sup> siècle et la Guerre de Cent ans, moins sombre et oppressif que décrit depuis 1789. Une (relative) indépendance et un (relatif) bien-être des artisans et

---

<sup>14</sup> cf. *La révolte luddite. Briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation*, Kirkpatrick Sale, 1995, L'Echappée, 2006 ; *La Colère de Ludd*, Julius Van Daal, 2012, L'Insomniaque

<sup>15</sup> Ed. Entremonde et Senonevero, 2014

paysans, une certaine égalité entre hommes et femmes. L'extermination d'un tiers de la population européenne par la Grande Peste entraîne une pénurie de main d'œuvre pour les prédateurs, une intolérable hausse des salaires et de l'autonomie de leurs proies. Afin de restaurer son emprise et ses marges de profit, la classe prédatrice européenne mène simultanément deux guerres de conquête ; à l'extérieur dans le Nouveau Monde (pillage, exploitation à mort des peuples amérindiens, traite des esclaves, commerce triangulaire, etc.) ; à l'intérieur, liquidation des communaux et des paysans, guerre aux vagabonds, aux mendiants, aux oisifs, avec un luxe choquant de massacres, de galères et de travaux forcés. Dans cette guerre de classes générale, Federici focalise sur la guerre particulière aux femmes, afin de s'assurer – c'est sa thèse – de la maîtrise des ventres et de la production de main d'œuvre : la richesse qui permet la richesse. Son récit remonte à l'extermination des sectes hérétiques (cathares, vaudois, adamites), coupables entre autres péchés de manichéisme, haine du monde, de la matière, du mariage, de la procréation. *« Je fais ici plus particulièrement référence aux procès instruits par l'Inquisition dans le Dauphiné des années 1440, au cours desquels de très nombreux pauvres (paysans ou bergers) furent accusés de faire cuire les enfants pour élaborer des poudres magiques avec leur corps. »* La fin des communaux et l'exclusion des corporations divisent le peuple, livrent les femmes au pouvoir des hommes, seuls soutiens de famille, à la réclusion au foyer et à la procréation forcée, ou à la rue, à la prostitution, aux viols. Si le Moyen-Âge, selon Federici, avait connu *« un certain laxisme »* en matière d'avortement, d'infanticide et d'homosexualité, la Renaissance et l'âge de Raison (Hobbes, Bodin, Descartes, Bacon) coïncident avec une chasse aux sorcières dont elle situe l'apogée entre 1550 et 1650. La police des ventres veille sur *« le capital le plus précieux »*, comme dira plus tard le camarade Staline. Ces sorcières sont souvent des sorciers, même si Federici minimise le fait. *« Dans une première période, les hommes représentaient jusqu'à 40 % des accusés, et un plus petit nombre continua à être jugé ensuite, principalement des vagabonds, des mendiants, des travailleurs itinérants, des gitans et des prêtres de rang inférieur. (...) Mais le fait exceptionnel, c'est que plus de 80 % des personnes jugées et exécutées en Europe au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles pour des crimes de sorcellerie furent des femmes. En fait, pendant cette période, plus de femmes furent persécutées pour sorcellerie que pour tout autre crime, à l'exception notable de l'infanticide. »*

Le mot de *« génocide »* est évidemment prononcé, ce qui en fait signifie juste *« beaucoup »* – les femmes ne forment pas un peuple –, mais combien ? Federici évoque *« des centaines de milliers de femmes (...) jugées, torturées, brûlées vives ou pendues (...) pendant plus de deux siècles, dans de nombreux pays européens. »* Cependant la seule source qu'elle cite, estime à environ 200 000 le nombre de femmes accusées de sorcellerie sur une période de trois siècles et au moins à 100 000 le nombre de celles qui furent tuées.<sup>16</sup> Ce qui est abominable, mais ne constitue ni un *« génocide »*, ni même un *« féminicide »*. Les archives de la chasse aux sorcières ont disparu comme tant d'autres, ce qui rend difficile l'évaluation de cette répression, notamment par rapport à celles qui visèrent d'autres groupes.

---

<sup>16</sup> cf. A-L. Barstow, *Witchcraze. A New History of the European Witch Hunts. Our Legacy of Violence Against Women*, Pandora Harper Collins, 1994

Reste que les médecins dont se moquent tant Molière et le public de ses farces éliminent la concurrence des guérisseurs, dépositaires d'un savoir empirique et vernaculaire. L'accusation de sorcellerie et d'hérésie, de sodomie et de cannibalisme, légitime, outre-Atlantique, les massacres de populations indigènes (mais aussi celui de milliers de colons français accusés de luthérianisme par les Espagnols, en 1565, en Floride). « *Parinetto écrit que les liens entre extermination des "sauvages" amérindiens et des Huguenots sont très clairs dans la conscience et la littérature des protestants français après la nuit de la Saint-Barthélémy (NDR. 24 août 1572).* »

« *À la différence de l'Adam de Milton, qui, une fois expulsé du jardin d'Eden, se lance joyeusement dans une vie dédiée au travail, les paysans expropriés et les artisans n'acceptaient pas pacifiquement de travailler pour un salaire. Ils devenaient le plus souvent mendiants, vagabonds ou criminels. Un long processus fut nécessaire pour produire une force de travail disciplinée. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la haine du travail salarié était si forte que de nombreux prolétaires préféraient risquer les galères plutôt que de se soumettre aux nouvelles conditions de travail. (...) Comme on le sait, la réponse de la bourgeoisie sera l'institution d'un véritable régime de terreur, au moyen de l'alourdissement des peines (particulièrement celles punissant les crimes contre la propriété), l'introduction des "lois sanglantes" contre les vagabonds, destinées à plier les travailleurs aux emplois qu'on leur imposait, comme autrefois les serfs avaient été attachés à la terre, et la multiplication des exécutions. Pour la seule Angleterre, 72 000 personnes furent pendues sous Henry VIII durant les 38 années de son règne, et le massacre se poursuivit jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans les années 1570, 300 à 400 "coquins" étaient dévorés par les gibets ici et là chaque année.* »<sup>17</sup>

D'un point de vue marxiste et progressiste, ces pendus et coquins sont des conservateurs qui s'efforcent de garder « *la position perdue de l'artisan du moyen âge* »<sup>18</sup> Aussi choquant que cela puisse être pour la mentalité collectiviste, privée ou publique, il semble, qu'autant que possible, chacun veuille être son propre maître et se suffire à lui-même, ne dépendre ni d'un supérieur ni d'une organisation. Il fallut la destruction de la base matérielle de cette indépendance (les communaux, la nature), et ces quatre siècles de dressage par la faim et la terreur, pour former cette classe ouvrière disciplinée dont le parti de Marx, Lénine, Trotski, le parti du « *socialisme scientifique* », s'arroge la direction. Pour les communistes, les hommes fiers et libres qui résistèrent quatre siècles à « *la roue de l'histoire* », à l'asservissement salarié, à l'oppression prolétarienne dans l'organisation scientifique de la production (et bientôt, de la vie), étaient des « *réactionnaires* ». Soit, mais alors, quel mal y avait-il à être réactionnaire ? C'est seulement depuis qu'ils sont réduits à merci que l'on voit les gens du peuple mendier au pouvoir les moyens de leur survie : emplois, salaires, allocations.

Pour Federici, l'essor du machinisme compte moins que le fait que *la machine soit devenue le modèle du comportement humain.*

---

<sup>17</sup> cf. *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Silvia Federici, 2014, Ed. Senonevero et Entremonde

<sup>18</sup> cf. *Le Manifeste du Parti communiste*

« Du point de vue du procès d'abstraction subi par l'individu dans la transition au capitalisme, nous voyons aussi que le développement de la "machine humaine" est le saut technologique principal, le pas majeur dans le développement des forces productives qui s'est produit dans la période de l'accumulation primitive. Nous voyons, en d'autres termes que le corps humain et non la machine à vapeur, ni même l'horloge, fut la première machine développée par le capitalisme. »

Autrement dit, l'homme-machine a deux siècles d'existence : *il fonctionne déjà*. Et depuis deux siècles, son fonctionnement n'a fait que réduire sa résistance à la déshumanisation et à sa mécanisation. L'élément machinal en lui n'a fait que croître. Loin de résister, il aspire maintenant à rompre ses dernières racines naturelles et à l'artificialisation finale dans l'espèce prétendue supérieure du cyborg. Cette aspiration réunit désormais le secteur le plus avancé du capitalisme technologique de la *Silicon Valley* et le secteur dominant de l'idéologie technocratique : post-modernisme, *French theory*, théorie *queer*.

Cette déshumanisation atteint maintenant la reproduction, le corps des femmes – et celui des hommes, d'ailleurs, quoique différemment. Deux siècles de pollution industrielle aboutissent au progrès formidable de la stérilité. Cette faculté naturelle et gratuite de se reproduire, détruite, confisquée, est désormais vendue sous forme artificielle aux populations d'aspirants cyborgs des métropoles technologiques, entraînant du coup l'essor de l'eugénisme, de l'enfant sur mesure, et accélérant l'avènement de l'espèce « supérieure ». Fécondations *in vitro*, diagnostics pré-implantatoires, sélections de gamètes, trafics d'ovocytes et de spermatozoïdes, gestations pour autrui, en attendant l'utérus artificiel, le clonage et autres innovations reproductives.<sup>19</sup>

Mis à part le cas – provisoire – de la Gestation Pour Autrui, le capitalisme technologique n'a plus que faire de la maîtrise du ventre des femmes. Il n'a plus besoin de producteurs, il a des robots. Il a encore besoin de consommateurs et de produits innovants. La reproduction devient l'affaire d'entreprises spécialisées ; ce que certaines femmes voient comme une libération, et d'autres comme une dépossession. Mais elles n'auront pas plus le choix les unes que les autres. Le livre de Federici, d'abord publié en anglais, en 2004, n'aborde pas la question de la reproduction artificielle. Ses *fans*, Virginie Despentes et Beatriz Preciado, lesbiennes *queer*, en ont fait l'éloge dans *Le Monde* (« *Le ventre capital* », 11 juillet 2014), sans protester davantage contre cette ultime conquête du ventre des femmes par le capital. Les activistes *queer* qui nient la nature et la division sexuée de l'humanité ne peuvent que se réjouir de voir la technologie réaliser leurs projets d'humanité machine, entièrement conçue et construite à sa guise – c'est-à-dire à la guise de la technocratie dirigeante et de ses membres, en fonction de leurs désirs et besoins.

On a dit trop de bien du livre de Federici pour ne pas relever le reproche injuste fait à Marx d'avoir négligé le sort des femmes dans *Le Capital*. Ce reproche procède évidemment de la volonté de Federici de se poser en pionnière de son sujet et en championne de la cause des femmes qu'un théoricien mâle ne pouvait – par essence et définition – que mépriser. Qui a lu le premier volume du *Capital* où abondent les descriptions sociologiques, en garde au contraire le sentiment d'une présence

---

<sup>19</sup> cf. *La Reproduction artificielle de l'humain*, Alexis Escudero, 2014. Ed. Le Monde à l'envers

obsédante des femmes et des enfants au sein de la main d'œuvre, dans les champs et dans les fabriques. Cette omniprésence a ses raisons. Les femmes et les enfants ne sont pas qualifiés, ce sont des accessoires sur mesure des machines. Ils sont plus souples physiquement, plus dociles socialement, moins chers et plus rentables puisque non-qualifiés et moins forts, donc moins payés que les hommes. Tous les observateurs et réformateurs de l'époque ont dénoncé l'affreuse exploitation des femmes et des enfants dans les mines, les usines et de multiples activités salariées. C'est un lieu commun que Federici efface parce qu'il contredit sa thèse du « renfermement des femmes », de leur confinement au foyer, à la reproduction de la force de travail, à l'enfantement et au travail domestique. Non seulement les ouvrières faisaient des enfants, mais entre deux couches elles allaient à l'usine, elles et leurs enfants, pourvu qu'il y ait de l'embauche. Ce n'est que plus tard, avec la hausse des salaires et des qualifications professionnelles que certaines industries, certaines usines devinrent surtout masculines (et d'autres surtout féminines). Mais on sait qu'un des faits marquants de la première guerre mondiale, c'est le retour massif des femmes à la production industrielle. En revanche, le procès que les luddites font aujourd'hui à Marx, et qui les oppose de façon inconciliable aux marxistes, marxistes et marxologues est on ne peut mieux fondé.

**2 – Marx contre Ludd. Les marxistes veulent « s'approprier » les machines et le système machinal (l'usine, la centrale, l'ordinateur, les réseaux, les implants, etc.), et les faire fonctionner à notre « profit ». Les luddites refusent la soumission au système machinal, quel que soit le « profit ». Les romantiques aux côtés des luddites. Butler dénonce l'avènement de l'espèce supérieure des machines. La gauche marxiste et progressiste pour l'emballage technologique. La Silicon Valley, stade supérieur du capitalisme contemporain. « Socialiser » Google et Internet ? La cybernétique et le communisme des technocrates. La Commune doit briser l'appareil d'Etat – et l'appareil industriel. « Toute organisation ne profitera jamais qu'aux organisateurs ». Contre le parti luddite.**

La légende luddite selon *le Manifeste communiste* (1848) raconte que « *Le prolétariat passe par différentes phases de développement.* » Dans leur phase primitive, les prolétaires « *ne dirigent pas leurs attaques contre les rapports bourgeois de production seulement : ils les dirigent contre les instruments de production eux-mêmes ; ils détruisent les marchandises étrangères qui leur font concurrence, brisent les machines, brûlent les fabriques et s'efforcent de reconquérir la position perdue de l'artisan du Moyen âge.* »

En 1867, dans *Le Capital*, Marx revient sur l'erreur des bris de machines.  
« *La lutte entre le capitaliste et le salarié date des origines mêmes du capital industriel et se déchaîne pendant la période manufacturière, mais le travailleur n'attaque le moyen de travail que lors de l'introduction de la machine. Il se révolte contre cette forme particulière de l'instrument où il voit l'incarnation technique du capital.* (...) »

*La destruction de nombreuses machines dans les districts manufacturiers anglais pendant les quinze premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, connue sous le nom de mouvement des Luddites, fournit au gouvernement antijacobin d'un Sidmouth, d'un Castlereagh et de leurs pareils, le prétexte de violences ultra-réactionnaires.*

*Il faut du temps et de l'expérience avant que les ouvriers, ayant appris à distinguer entre la machine et son emploi capitaliste, dirigent leurs attaques non contre le moyen matériel de production, mais contre son mode social d'exploitation.*

*Les ouvriers manufacturiers luttèrent pour hausser leurs salaires et non pour détruire les manufactures ; ce furent les chefs des corporations et les villes privilégiées (corporate towns), et non les salariés, qui mirent des entraves à leur établissement. (...)*

*La machine est innocente des misères qu'elle entraîne ; ce n'est pas sa faute si, dans notre milieu social, elle sépare l'ouvrier de ses vivres. Là où elle est introduite, elle rend le produit meilleur marché et plus abondant. Après comme avant son introduction, la société possède donc toujours au moins la même somme de vivres pour les travailleurs déplacés, abstraction faite de l'énorme portion de son produit annuel gaspillé par les oisifs.*

*C'est surtout dans l'interprétation de ce fait que brille l'esprit courtisanesque des économistes. (...) Certes, ils ne nient pas les inconvénients temporaires, mais quelle médaille n'a pas son revers ! Et, pour eux, l'emploi capitaliste des machines en est le seul emploi possible. L'exploitation du travailleur par la machine, c'est la même chose que l'exploitation des machines par le travailleur. Qui expose les réalités de l'emploi capitaliste des machines s'oppose donc à leur emploi et au progrès social. » (Le Capital, chapitre XV)*

Bref, l'ennemi des ouvriers n'est ni le métier mécanique ni le machinisme, mais leur « *mode social d'exploitation* » – leur « *emploi capitaliste* ». Il suffirait d'un autre – le communisme, la propriété collective- pour que « *toute la production* » – le métier mécanique, le machinisme – « *concentrée dans les mains des individus associés* », « *le pouvoir public perde son caractère politique* » ; c'est-à-dire l'oppression organisée d'une classe par une autre. Et du coup, non seulement les marchandises étrangères ne font plus concurrence aux ouvriers puisque, n'ayant pas de patrie, ils suppriment « *les démarcations nationales et les antagonismes entre les peuples* » ; mais les machines, les fabriques – par l'unique fait qu'ils en sont les propriétaires collectifs – deviennent des amis et des serviteurs, *user's friendly*, de nouveaux biens communaux. (cf. *Le Manifeste du Parti communiste*)

Il y eut des prophètes, en dehors des ouvriers luddites et des poètes romantiques, pour dénoncer l'avènement du règne mécanique, mais nul ne fut plus visionnaire que Samuel Butler, fils et petit-fils de pasteur, auteur en 1863 de *Erewhon*, un récit de voyage utopique, dans la veine du *Gulliver* de Swift. À Erewhon (c'est-à-dire *Nowhere*), la loi interdit avec la dernière rigueur la construction et l'usage de machines. Butler s'en explique dans une lettre à *The Press*, un journal de Nouvelle-Zélande, et dans un chapitre d'*Erewhon* intitulé *Le Livre des Machines*.<sup>20</sup> La guerre

---

<sup>20</sup> cf. *Détruisons les machines*, Samuel Butler, Ed. Le pas de côté ; *Erewhon*. Ed. Gallimard

entre les trans- et post-humanistes d'une part, et les humanistes d'autre part, se livre toujours, aujourd'hui, suivant les lignes de raisonnement et dans les termes énoncés par Butler. Ramenée à l'essentiel, cette prophétie s'appuie sur la théorie de l'évolution récemment professée par Darwin (1859. *L'Origine des espèces*), pour alerter contre la fantastique vitesse du progrès des machines, auquel concourt toute l'humanité. À ce train, selon Butler, les machines déjà plus nombreuses, plus puissantes et plus précises que leurs créateurs, accéderont vite à la conscience, évinceront les hommes et prendront le pouvoir. Au mieux *le successeur* traitera l'espèce déchue avec la même bienveillance que nous traitons nos animaux domestiques. « *Les esclaves sont assez heureux s'ils ont de bons maîtres, et la révolution n'aura pas lieu de nos jours, ni dans dix mille ans, ni dans dix fois plus d'années. (...) En vérité, il n'y a pas lieu d'être inquiet au sujet du futur bonheur de l'homme, tant qu'il profite aux machines d'une manière ou d'une autre.* » « *Les machines, dit-il plus haut, ont exploité la servile préférence que l'homme donne à ses intérêts matériels plutôt que spirituels, et l'ont mystifié en lui fournissant cet élément de lutte et de guerre sans lequel aucune espèce ne peut se développer.* »

La paresse est le moteur du progrès devait résumer Trotski, progressiste et marxiste, s'il en fut. Le droit à la paresse se paye de l'asservissement à la machine. Il faut choisir : être libre ou se reposer.

Dans le langage des communistes contemporains, d'ATTAC à Lutte Ouvrière, et du *Monde Diplomatique* à *L'Humanité* « *un autre machinisme est possible* ». Voyez le dossier de *Politis*,<sup>21</sup> à la gloire du « *transhumanisme* » (c'est-à-dire de l'anthropophobie) et de « *l'homme augmenté* » (c'est-à-dire diminué), richement illustré par le dessinateur Bilal. Ou encore cette série de *L'Humanité* sur le futur, (du 15 au 25 juillet 2014), apologie des objets, vêtements et villes *intelligentes*, des drones, des nanotechnologies, des prothèses et implants électroniques.

Le chauffeur de la voiture-balai du *Comité invisible* (communiste, mais blanquiste, pour la touche romantique et *vintage*), ayant découvert après tout le monde l'opposition entre technique et technologie et *sample* nos textes contre la cybernétique et la « *smart planet* », croit en outre *dépasser* la fausse opposition entre « *technophiles et technophobes* » en nous révélant « *la nature éthique de chaque technique* ». <sup>22</sup> Il y aurait ainsi les bons *hackers* et les mauvais ingénieurs. De bons et de mauvais usages des ordinateurs. Attaquer la CIA serait par exemple un bon usage de l'ordinateur et de la cybernétique. Les bons drones du Hezbollah, les drones héroïques, attaquent les cités de l'entité sioniste. Les mauvais drones de l'entité sioniste, les drones *lâches*, attaquent les positions du Hezbollah. Passons sur le contresens qui transforme en technique l'usage d'un système technologique – ce n'était pas la peine de tant copier pour le faire si mal, mais sans doute est-ce la pointe d'originalité du copiste. Il y a deux façons de perdre, soit en refusant la puissance, l'efficacité, et les armes de l'ennemi, soit en les adoptant. Les peuples qui refusèrent - ou plutôt qui n'eurent pas accès aux armes à feu ni au système technologique qui produisait ces armes, ont perdu et souvent disparu. Voyez les Tasmaniens, les Herreros, les Patagons, etc. Les peuples

---

<sup>21</sup> N°1263-64-65, été 2013

<sup>22</sup> cf. *A nos amis*, La Fabrique, 2014

qui eurent le temps et les moyens de « se moderniser », tels les Japonais de l'ère Meiji, sont devenus des Occidentaux de langue japonaise, turque, chinoise, etc. C'étaient aussi des peuples nombreux, de vieille culture, gouvernés par des états forts, armés d'un savoir scientifique et technique. Quant au moyen de vaincre, de vaincre vraiment, on vous le donnerait comme n'importe quel cuistre « révolutionnaire », si cela se pouvait. Si le prix de cette « victoire » est la perte de tout ce qui valait la peine de se battre, à quoi bon. S'il faut transformer la France en Allemagne, comme le voulait de Gaulle (*Vers l'armée de métier*, 1934), pour vaincre l'Allemagne, à quoi bon. S'il faut détruire la France à coup de plans quinquennaux (industries, autoroutes, cités HLM, supermarchés, force et centrales nucléaires, etc.), afin que la France demeure (nominalement), à quoi bon. Si, de victoire en victoire, les humains (d'origine animale) deviennent des inhumains (d'avenir machinal), à quoi bon. – Mais pardon pour cet accès de sensiblerie réactionnaire.

Pour nos communistes, il suffit qu'une technologie ait des usages civils et économiques pour être réputée « neutre ». C'est ainsi déjà qu'ils justifièrent le développement du nucléaire. Or toutes les technologies étant *duales*, civiles et militaires – ambivalentes et non pas neutres – ils soutiennent le développement de *toutes* les technologies du moment qu'il est « encadré », c'est-à-dire couvert par la loi au fur et à mesure de son avancée ; et sous « contrôle ouvrier », « populaire », dans le cadre du « service public » ou de « l'appropriation collective des moyens de production » ; c'est-à-dire de la technocratie dans le cadre d'un capitalisme d'Etat. Et par machine, il ne faut pas entendre ces « outils composés » fabriqués par les ouvriers et dont ils se servaient depuis longtemps déjà, mais bel et bien ces énormes systèmes que servent des ouvriers réduits à l'état de rouages, avant que ces systèmes ne les périssent définitivement. C'est désormais un lieu commun de l'économie universitaire : Au stade de la robotique, de l'automation, du numérique, la révolution permanente des moyens de production détruit plus d'emplois qu'elle n'en crée. Les producteurs peuvent se reposer, nous voici revenus à « l'âge d'abondance ». Il ne reste plus qu'à s'en partager les fruits, d'où les appels à une allocation individuelle à vie, qui permettrait à chacun d'acheter sa pâtée alimentaire, ses drogues, ses alcools, ses écrans et accessoires de mode, afin d'assurer les commandes des entreprises (le circuit argent–marchandise–plus d'argent), et la pérennité de cette oisive opulence. Marx ayant assigné au prolétariat communiste la mission de « libérer les éléments de la société nouvelle que porte dans ses flancs la vieille société bourgeoise » (cf. *La guerre civile en France*), les pitres négristes de la revue *Multitudes* n'ont plus qu'à faire l'apologie de « l'accélérationnisme », c'est-à-dire de l'emballlement technologique, auprès d'une gauche injustement taxée de naïveté passiste. C'est que, voyez-vous, comme l'a dit Lénine en 1918 dans son texte « *Sur l'infantilisme "de gauche"* » : « le socialisme est impossible sans la technique du grand capitalisme, conçue d'après le dernier mot de la science la plus moderne, sans une organisation d'Etat méthodique qui ordonne des dizaines de millions d'hommes à l'observation la plus rigoureuse d'une norme unique dans la production et la répartition des produits. Nous, les marxistes, nous l'avons toujours affirmé ; quant aux gens qui ont été incapables de comprendre au moins cela (les anarchistes et une bonne moitié des

*socialistes-révolutionnaires de gauche*), *il est inutile de perdre même deux secondes à discuter avec eux.* »<sup>23</sup>

Entre autres perles, le *Manifeste accélérationniste* (sic) reproche au capitalisme de freiner l'essor des forces productives. Ce dont il faudrait informer d'urgence les dirigeants d'IBM, Apple, Microsoft, Google, Amazon, Facebook et de toute la *Silicon Valley* – ou mieux encore – « *socialiser* » leurs entreprises afin d'exploiter les ordinateurs à notre profit et de réaliser le communisme numérique de la fourmière cybernétique.

Mais qu'est-ce que le communisme au-delà de cette propriété et de cette gestion communes des moyens de production ; et du partage équitable, sinon égal, des fruits de cette production ? Ou plutôt, est-il quelque chose au-delà ?

On sait que Marx, enquêteur radical et réaliste scrupuleux, impitoyable satiriste des doctrinaires, des faiseurs de systèmes, utopistes et dogmatiques, a toujours refusé toutes vaticinations futuristes, au grand dam de tous les asticots qui *marxisèrent* son cadavre. Tout au plus consent-il dans une note en marge de l'*Idéologie allemande*, en 1845, que :

*« Le communisme n'est pour nous ni un état qui doit être créé, ni un idéal sur lequel la réalité devra se régler. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état actuel. Les conditions de ce mouvement résultent des conditions préalables telles qu'elles existent actuellement. »* Encore, l'ouvrage abandonné à la critique rongeuse des souris ne fut-il publié, inachevé, qu'après la mort de Marx, en 1883.

En 1845, le communisme selon Marx désigne le pur mouvement négatif, de critique de l'ordre social existant. En 1871, il esquisse pour la première fois une description positive du communisme. C'est-à-dire son observation d'une esquisse d'expérience communiste : La Commune de Paris : du 8 mars au 28 mai, 71 jours du printemps 71. Deux jours après son écrasement, « en temps réel » comme on dit aujourd'hui, Marx publie « *La Guerre civile en France* », une méchante brochure de 35 pages, tirée à 1 000 exemplaires.

*« À l'aube du 18 mars, Paris fut réveillé par ce cri de tonnerre : Vive la Commune ! Qu'est-ce donc que la Commune, ce sphinx qui tracasse si fort l'entendement bourgeois ?*

*“Les prolétaires de la capitale, disait le Comité central dans son manifeste du 18 mars, au milieu des défaillances et des trahisons des classes gouvernantes, ont compris que l'heure était arrivée pour eux de sauver la situation en prenant en main la direction des affaires publiques... Le prolétariat... a compris qu'il était de son devoir impérieux et de son droit absolu de prendre en main ses destinées, et d'en assurer le triomphe en s'emparant du pouvoir.” Mais la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre telle quelle la machine de l'Etat et de la faire fonctionner pour son propre compte.*

*Le pouvoir central de l'Etat, avec ses organes, partout présents : armée permanente, police, bureaucratie, clergé et magistrature, organes façonnés selon un plan de*

---

<sup>23</sup> cf. *Multitudes* n°56, été 2014

*division systématique et hiérarchique du travail, date de l'époque de la monarchie absolue, où il servait à la société bourgeoise naissante d'arme puissante dans ses luttes contre le féodalisme. »*

Marx condense le bilan, l'occasion manquée, les perspectives anéanties, en dix pages serrées, avec la célèbre conclusion : « *La grande mesure sociale de la Commune, ce fut sa propre existence en actes.* » On ne peut être plus humble, plus lucide ni moins esbroufeur. Il le répète un an plus tard, dans une préface à l'édition allemande du *Manifeste communiste*. « *La Commune, notamment, a démontré que "la classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre telle quelle la machine de l'Etat et de la faire fonctionner pour son propre compte."* »<sup>24</sup>

Cette vision de la Commune a triomphé, grâce au coup d'Etat d'octobre 1917, travesti en révolution, dont le prestige, joint aux moyens d'un Etat, permirent aux marxistes-léninistes d'écraser les autres courants, réformistes ou révolutionnaires et d'imposer leur *vulgate*. Il participe du mythe de la Commune, de ces mythes nécessaires selon George Sorel, à la construction du roman social. En 1999, l'historien Robert Tombs, anglais et étranger à nos querelles, en publia une splendide déconstruction, traduite en 2014 aux éditions Libertalia, *Paris, bivouac des révolutions – la commune de 1871*. Tombs raconte un soulèvement minoritaire dans un Paris déserté d'une grande partie de ses habitants, notamment des classes moyennes. Un mouvement populaire plutôt que prolétaire, surtout dans l'est et le nord parisien (Belleville, Montmartre, Ménilmontant). Une révolte républicaine et sociale, patriote et jacobine, contre un gouvernement soupçonné de vouloir restaurer la monarchie avec la complicité de l'occupant prussien, plutôt qu'une insurrection communiste, anarchiste, blanquiste, etc. – Même si l'extrême-gauche s'est précipitée à la tête de la Commune et l'a précipitée au massacre.

« *D'une part, la France fit faux-bond à Paris, le regardant perdre son sang sous les balles de Mac-Mahon, d'autre part, la Commune se consuma dans la querelle stérile des deux partis qui la divisaient, les blanquistes (majorité) et les proudhoniens (minorité), tous deux ne sachant ce qu'il y avait à faire.* »<sup>25</sup>

Il semble que les insurgés se soient auto-intoxiqués. Qu'ils aient cru au pouvoir des mots, à l'invocation magique à *la Révolution*, à *l'appel au Peuple*, à *la torrentielle sortie en masse*. Mais il n'y avait plus ces masses, ce peuple des faubourgs et des sections, cet élan de Valmy pour renouveler les prodiges accomplis 80 ans plus tôt. On sait le coup de rage initial, après quatre mois de siège terrible, quand le gouvernement de Versailles tente de s'emparer des canons des Parisiens, à Montmartre. Jamais une révolution n'a disposé d'autant de moyens. Les Parisiens sont déjà mobilisés dans les bataillons de la garde nationale. Ils ont des armes, des munitions. Les élections municipales donnent à la Commune une légalité qui rassure nombre de fédérés. La pression du voisinage, une certaine jactance, pousse beaucoup d'hommes à s'enrôler ; on ne peut pas lâcher les copains ni se dérober devant eux. En style noble, on parle d'héroïsme. En style sartrien de « *fraternité terreur* ». De « *virilisme* » en babil néo-féministe. Louise Michel ? *Viriliste*. Puis les enrôlés sont payés, 30 sous par jour, à un

---

<sup>24</sup> Marx/Engels, 24 juin 1872. Préface à l'édition allemande du *Manifeste communiste*

<sup>25</sup> Engels, 1895. *Introduction aux Lutttes de classes en France (1848-1850)*

moment où il n'y a plus de travail et très peu d'approvisionnement. « *Sinon* » disent les rapports des officiers, « *ils restent couchés* ».

« *La Commune à l'assaut du ciel* », c'est la magnification épique et marxiste à destination du public. Au ras du pavé, selon Vallès et bien d'autres, ce fut une assez sanglante farce que la Commune, mais la révolution de 1848, parodie de la grande révolution de 1789, en était déjà une, selon ce même Marx. Ce qui n'empêcha pas les communards de se battre à mort sur les dernières barricades, dans leurs quartiers. Ni Marx et Engels de se réjouir en privé du passage en Allemagne, « *du centre de gravité du mouvement ouvrier* » – sous direction marxiste. Le Parti communiste français, quant à lui, devait s'approprier le mythe de la Commune dans les années vingt, comme il s'appropriera le mythe de la Résistance, vingt ans plus tard, avec la légende des « *75 000 morts du Parti des Fusillés* ».

Encore vingt ans, et Engels ratifie Marx, son alter ego décédé. C'est le 18 mars 1891 lors du 20<sup>e</sup> anniversaire de la Commune, dans une préface à une nouvelle édition de *La Guerre civile en France*.

« *La Commune dut reconnaître d'emblée que la classe ouvrière, une fois au pouvoir, ne pouvait continuer à administrer avec la vieille machine d'Etat ; pour ne pas perdre à nouveau sa propre domination qu'elle venait à peine de conquérir, cette classe ouvrière devait, d'une part, éliminer la vieille machine d'oppression jusqu'alors employée contre elle-même, mais d'autre part, prendre des assurances contre ses propres mandataires et fonctionnaires en les proclamant en tout temps et sans exception, révocables. En quoi consistait, jusqu'ici, la propriété caractéristique de l'Etat ? La société avait créé, par simple division du travail à l'origine, ses organes propres pour veiller à ses intérêts communs. Mais, avec le temps, ces organismes, dont le sommet était le pouvoir de l'Etat, s'étaient transformés, en servant leurs propres intérêts particuliers, de serviteurs de la société en maîtres de celle-ci. (...)*

*Pour éviter cette transformation, inévitable dans tous les régimes antérieurs, de l'Etat et des organes de l'Etat, à l'origine serviteurs de la société, en maîtres de celle-ci, la Commune employa deux moyens infailibles. Premièrement, elle soumit toutes les places, de l'administration, de la justice et de l'enseignement, au choix des intéressés par élection au suffrage universel, et, bien entendu, à la révocation à tout moment par ces mêmes intéressés. Et, deuxièmement, elle ne rétribua tous les services, des plus bas aux plus élevés, que par le salaire que recevaient les autres ouvriers. Le plus haut traitement qu'elle paya dans l'ensemble était de 6 000 francs. Ainsi, on mettait le holà à la chasse aux places et à l'arrivisme, sans en appeler aux mandats impératifs des délégués aux corps représentatifs qui leur étaient encore adjoints par surcroît. (...)* »

Ce qui se nomme « la gauche », extrême ou non, mais jamais radicale, quoi qu'elle dise, en reste à ce rêve d'une réforme ou d'une révolution, de moyens magiques qui ramèneraient et maintiendraient l'Etat dans sa fonction originelle de veille aux intérêts communs de la société. C'est le discours du « secteur public », entreprises et services, qui n'est pas faux, ça et là, mais que son propre mouvement voue à s'émanciper de la société pour la commander et l'exploiter au lieu de la veiller et servir. La Commune instaura dans le feu de l'action, de manière empirique et spontanée, les mesures d'urgence pour combattre la corruption de l'Etat qu'elle recréait. Rien ne dit que ces

mesures eussent duré ni qu'elles auraient réussi contre le temps. Faut-il rappeler que le premier roi capétien fut *élu* par ses pairs, avant que la monarchie ne devienne héréditaire, de droit divin, absolue. Que le mouvement communal du Moyen-Âge, avec ses « chartes » et ses « franchises », avait apporté des éléments d'autogestion dans maintes villes et villages. L'érosion historique, la marche des intérêts ne cessent jamais. En dehors de tout avantage particulier, la simple appartenance de corps – l'armée, la fonction publique, l'enseignement – sécrète un esprit et des intérêts de corps qui l'emportent à la longue contre toutes mesures préventives. Panaït Istrati, écrivain, ouvrier et vagabond révolutionnaire, sympathisant communiste, le crie en 1929, dans *Vers une autre flamme*, après seize mois de séjour et d'atroces découvertes en URSS, « *Toute organisation ne profite et ne profitera jamais qu'aux organisateurs.* »

Engels : « *Mais, en réalité, l'Etat n'est rien d'autre qu'une machine pour l'oppression d'une classe par une autre, et cela, tout autant dans la république démocratique que dans la monarchie ; le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'il est un mal dont hérite le prolétariat vainqueur dans sa lutte pour la domination de classe et dont, tout comme la Commune, il ne pourra s'empêcher de rogner aussitôt au maximum les côtés les plus nuisibles, jusqu'à ce qu'une génération grandie dans des conditions sociales nouvelles et libres soit en état de se défaire de tout ce bric-à-brac de l'Etat.*

*Le philistin social-démocrate a été récemment saisi d'une terreur salutaire en entendant prononcer le mot de dictature du prolétariat. Eh bien, messieurs, voulez-vous savoir de quoi cette dictature a l'air ? Regardez la Commune de Paris. C'était la dictature du prolétariat.* »

Compris ? Dès que se crée, « *par simple division du travail* », une machine politique – Etat, parti, syndicat, association, collectif, etc. –, cette machine tend à l'autonomie, au service de ses intérêts propres et des rouages qui la composent plutôt qu'au service de l'intérêt commun, général, qui avait d'abord suscité sa création. De moyen en vue d'une fin, elle devient sa propre fin, un moyen en vue d'elle-même. Peut-être parce que la fin est dans les moyens, comme le fruit en germe. Cet adage gandhien dont l'universalité souffre peut-être d'exceptions, retient, parmi d'autres motifs - le dégoût de l'esprit de boutique, des foires aux vanités – de souhaiter la création d'une organisation luddite. Quitte à retarder les plans de carrière et d'appartenance. Le « *luddisme* », comme n'importe quel « *isme* » (féminisme, *gayism*, communisme, situationnisme, etc.) attire d'avisés loustics qui y voient une chance de réussite dans leurs carrières (universitaires, éditoriales, « radicales », médiatiques, etc.), et qui se grimpent les uns sur les autres dans l'espoir d'arriver en tête au sommet. C'est le schéma de l'escroquerie dite « *Pyramide de Ponzi* ». Qui va tirer les marrons du feu pour qui ? Qui sera le penseur officieux ? Qui la porte-parole sémillante ? Le meneur charismatique ? Qui les membres, les militants, les notables, les organisateurs d'événements, la piétaille des colleurs d'affiches et d'enveloppes ? Les perspectives luddites sont aussi prometteuses aujourd'hui, que les perspectives écologistes voici quarante ans. L'apparition de structures, tantôt utiles, tantôt parasites, est donc inévitable. Postes et rôles, forums, comités, colloques, séminaires, réseaux, commissions, piapias, événements, lieux, alter-mondanités, quiches et taboulé, cuistres

et crétins, arrivistes et ratés, meneurs et suiveurs. Intrigues, querelles, promotions. Sociabilité. Contre-société. Aucune idée ne prospère sans organisation. Aucune organisation sans hiérarchie de fait. Voyez *Le bref été de l'anarchie*. Sans Durruti, pas de colonne Durruti. Sans Bonatti, pas de cordée Bonatti. Le chef, c'est celui qui passe *en tête* (latin *caput*, d'où le couvre-chef), quand personne ne peut, ni ne veut le faire. En paroi, sous le feu de l'action, personne ne lui dispute ce maître rôle. Les revendications d'égalité, les récriminations sans fin reviennent dans les temps morts, quand il n'y a à se disputer que du pouvoir et des gratifications, pour lesquels chacun se croit aussi méritant qu'un autre. Les situationnistes se vantaient d'avoir trouvé la formule magique pour concilier l'égalité et l'efficacité : « *Nous inaugurons un nouveau style de rapports avec nos "partisans". Nous refusons absolument les disciples. Nous ne nous intéressons qu'à la participation au plus haut niveau ; et à lâcher dans le monde des gens autonomes.* »<sup>26</sup> C'était au mieux un vœu pieux. Sans Debord, pas d'I.S., pas de « *Retour de la colonne Durruti* ». C'est lui qui passait en tête et il n'y avait pas égalité dans l'I.S. Ni dedans, ni dehors, avec les multiples séquelles de *pro-situs*, cruellement traités. D'ailleurs, la plupart des prétendants à l'autonomie ne lèveraient pas le petit doigt pour se donner les moyens réels de cette autonomie si prestigieuse. C'est juste une question de fierté dans leur groupe d'appartenance que de se faire reconnaître par leurs pareils cette autonomie fictive dont ils sont bien incapables. Cependant, mieux vaut faire sans dire que dire sans faire. Mieux vaut faire quelque chose seul, que rien à plusieurs. Bien faire, faire savoir, laisser dire. Mieux vaut des luddites partout, qu'un parti luddite. Individuel ou collectif, tout intérêt distinct, surtout s'il est conscient de lui-même, tendra toujours à la primauté, aussi sûrement que la chute d'une pomme tendra toujours au centre de la Terre.

**3 – Bakounine contre le gouvernement des savants et le « socialisme autoritaire ». C'est-à-dire « scientifique ». « Toute-puissance » de la Vérité et du Parti de la Vérité (scientifique et marxiste). La puissance est le but de la science. La puissance illimitée est le but de la science illimitée. La puissance technoscientifique, produit de l'activité collective, ne peut pas être collectivisée, sauf de manière idéologique et aliénée.**

À Paris, dans les années soixante, les disciples d'Althusser portaient en devise sur leurs revues, cette phrase de Lénine, « *Le marxisme est tout-puissant parce qu'il est vrai* ». Et qui ne voudrait accéder à la toute-puissance. La preuve de cette toute-puissance, c'était l'avènement de l'URSS, de la Chine populaire et du « *camp socialiste* ». La toute-puissance de l'URSS vérifiait en actes celle du marxisme-léninisme. C'était une expérience réussie du socialisme scientifique. Bakounine (1814-1876) avait bien contesté cette science et cette toute-puissance du vivant de Marx, mais il avait été exclu de l'Internationale et il n'y avait nulle part de pays anarchiste. Les fusilleurs de la Tchéka et du Komintern y avaient veillé en Ukraine, en Espagne et ailleurs. Ce qui prouve bien la faiblesse et la fausseté du bakouninisme.

---

<sup>26</sup> *Internationale Situationniste* n°9, août 1964

À vrai dire, Bakounine n'était pas de taille sur le plan intellectuel et le reconnaissait de bonne grâce, allant jusqu'à traduire des textes de Marx en russe. La vie et l'action de ce romantique révolutionnaire, héritier des Décembristes de 1825, barricadier brouillon et impénitent, conspirateur à la vieille mode des *carbonari* et des sociétés secrètes de la Restauration sont des désastres personnel et politique, frôlant parfois la faillite morale dans sa « confession » au tsar, l'affaire Netchaïev ou des embrouilles d'argent. On aime cet ours colossal, justement parce qu'il était incorrigiblement fidèle à sa perdition dont il souffrit les effets jusqu'en prison et dans son corps. C'était en bref le type du héros russe, exalté, fantasque, emporté, anéanti, mais non vaincu.<sup>27</sup>

Mis à part le contraste des caractères, l'opposition entre Marx et lui était ouvertement une opposition entre « *pangermanisme* » et « *panslavisme* ». C'est-à-dire une opposition nationale, un « *choc de civilisations* » comme dirait Huntington. Naturellement, ces oppositions nationales se couvraient de raisons révolutionnaires et internationalistes. La moindre des choses lorsqu'on a proclamé que les prolétaires n'ont pas de patrie, c'est d'expliquer ensuite que – dans les intérêts mêmes du prolétariat international – mieux vaut que les Slaves, ou les Allemands, dirigent la révolution. C'est ainsi que des millions de communistes par toute la Terre, furent entre 1917 et 1989, de farouches patriotes russes.

Des textes que Bakounine écrivait à la diable, en voiture entre barricades et congrès, souvent non publiés, non terminés, ravaudés et rapetassés par ses disciples après sa mort, il ressort qu'il s'opposait à Marx et au « *socialisme autoritaire* », selon ses propres mots, sur le rôle de l'Etat, de l'organisation révolutionnaire et de la science. L'une de ses diatribes les plus connues s'intitule « *Contre le gouvernement des savants* ». <sup>28</sup>

*« Le gouvernement de la science et des hommes de la science, s'appelassent-ils même des positivistes, des disciples d'Auguste Comte, ou même des disciples de l'école doctrinaire du communisme allemand, ne peut être qu'impuissant, ridicule, inhumain, cruel, oppressif, exploiteur, malfaisant.*

*Un corps scientifique auquel on aurait confié le gouvernement de la société, finirait bientôt par ne plus s'occuper du tout de la science, mais d'une tout autre affaire ; et cette affaire, l'affaire de tous les pouvoirs établis, serait de s'éterniser en rendant la société confiée à ses soins toujours plus stupide et par conséquent plus nécessiteuse de son gouvernement et de sa direction.(...)*

*Dans leur organisation actuelle, monopolistes de la science et restant comme tels en dehors de la vie sociale, les savants forment certainement une caste à part et qui offre beaucoup d'analogie avec la caste des prêtres. L'abstraction scientifique est leur Dieu, les individualités vivantes et réelles sont les victimes, et ils en sont les immolateurs consacrés et patentés. »*

Hostile au gouvernement des savants, issus de la bourgeoisie et oeuvrant pour sa domination, Bakounine n'était pas ennemi de la science à condition que les masses s'en emparent pour leur propre bien.

---

<sup>27</sup> cf. *Michel Bakounine, la vie d'un révolutionnaire*, H-S Kaminski, Ed. Les Belles Lettres

<sup>28</sup> cf. *Théorie générale de la Révolution*, Michel Bakounine. Textes assemblés et annotés par Etienne Lesourd, d'après G.P. Maximov, 2001, Ed. Les nuits rouges

« D'un côté la science est indispensable à l'organisation rationnelle de la société ; d'un autre côté, incapable de s'intéresser à ce qui est réel et vivant, elle ne doit pas se mêler de l'organisation réelle ou pratique de la société. Cette contradiction ne peut être résolue que d'une seule manière : par la liquidation de la science comme être moral existant en dehors de la vie sociale de tout le monde, et représenté, comme tel, par un corps de savants patentés, et sa diffusion dans les masses populaires. La science, étant appelée désormais à représenter la conscience collective de la société, doit réellement devenir la propriété de tout le monde. »

L'organisation rationnelle – scientifique – de la société, nous en mesurons aujourd'hui l'inhumanité ; comme les ouvriers de Ford ou de Renault ont mesuré, voici un siècle, l'inhumanité de l'organisation scientifique du travail. Mais à quoi bon faire à Bakounine des reproches anachroniques. Il a vu ce que Marx n'a pas vu. La technoscience est la poursuite de la politique, la poursuite du pouvoir par d'autres moyens. Le « *socialisme scientifique* », socialisme de bourgeois savants organisés en parti dirigeant, séparé et extérieur à la classe ouvrière, reconduit la domination de la bourgeoisie. Un tel parti forme un contre-Etat, un Etat bis, prêt à s'emparer du pouvoir et à l'exercer au profit de ses intérêts égoïstes et des intérêts de sa classe – la bourgeoisie rationaliste et scientiste – technocratique. Il faut donc *détruire l'Etat*, par une révolution « d'en bas », et non pas s'emparer du pouvoir d'Etat pour faire la révolution « d'en haut ». C'est peut-être sous l'influence de Bakounine, très populaire dans l'Internationale et chez les ouvriers révolutionnaires, que Marx reprit cette idée dans *La Guerre civile en France*. Influence fugitive. Sans la renier, Marx, Engels et les marxistes austro-allemands continuèrent d'élaborer leur théorie « *toute-puissante* » parce que « *vraie* » ; « *vraie* » parce que « *scientifique* » ; et d'organiser leur parti « *tout-puissant* » en vue d'imposer et de réaliser cette théorie.

**4 – Le Testament autocritique de F. Engels. Critique de l'insurrection et des révolutions minoritaires. L'ère des révolutions est close. Apologie du suffrage universel et de la transition pacifique au socialisme. La foi dans le développement concomitant des forces productives et des rapports de production socialistes. La révolution se fera par la force des choses, aussi placide, irrésistible, qu'une marée montante.**

Engels publie en 1895 l'un de ses derniers textes, une ultime introduction à un écrit de Marx, *Les Luttes de classes en France (1848-1850)*<sup>29</sup>, qui, par la force des choses, passe pour son testament et le dernier mot de sa réflexion. Son importance tient à son caractère autocritique, au constat par Engels des bouleversements de rapports de force économiques, politiques et militaires, entre classes bourgeoises et classe ouvrière en un demi-siècle ; et de la nécessité de réviser la tactique du parti social-démocrate allemand à l'aune de ces bouleversements.

« ... dès l'automne de 1850, nous déclarions que la première tranche au moins de la période révolutionnaire était close et qu'il n'y aurait rien à attendre jusqu'à

---

<sup>29</sup> cf. Editions Sociales

*l'explosion d'une nouvelle crise économique mondiale. C'est pourquoi nous fûmes mis au ban comme des traîtres à la révolution par les mêmes gens qui, par la suite, ont fait presque sans exception leur paix avec Bismarck, pour autant que Bismarck trouva qu'ils en valaient la peine.*

*Mais l'histoire nous a donné tort à nous aussi, elle a révélé que notre point de vue d'alors était une illusion. Elle est encore allée plus loin : elle n'a pas seulement dissipé notre erreur d'alors, elle a également bouleversé totalement les conditions dans lesquelles le prolétariat doit combattre. Le mode de lutte de 1848 est périmé aujourd'hui sous tous les rapports, et c'est un point qui mérite d'être examiné de plus près à cette occasion. »*

Toutes les révolutions, jusqu'à présent, dit Engels, ont été faites par des classes minoritaires et dans leur intérêt, même si elles ralliaient des majorités plus ou moins durables autour d'elles. En 1850, Engels et Marx pouvaient encore envisager une coalition des classes populaires, paysans et petits-bourgeois, autour du prolétariat, afin de transformer « *cette révolution de la minorité en révolution de la majorité* ».

*« L'histoire nous a donné tort à nous et à tous ceux qui pensaient de façon analogue. Elle a montré clairement que l'état du développement économique sur le continent était alors bien loin encore d'être mûr pour la suppression de la production capitaliste ; elle l'a prouvé par la révolution économique qui depuis 1848 a gagné tout le continent et qui n'a véritablement donné droit de cité qu'à ce moment à la grande industrie en France, en Autriche, en Hongrie, en Pologne et dernièrement en Russie et fait vraiment de l'Allemagne un pays industriel de premier ordre – tout cela sur une base capitaliste, c'est-à-dire encore très capable d'extension en 1848. »*

Or, poursuit Engels, c'est précisément cette révolution industrielle qui dans toute l'Europe a liquidé les classes intermédiaires, pour ne laisser face à face que les antagonistes du duel final, l'immense prolétariat et la bourgeoisie concentrée.

*« Avec la Commune de Paris on crut le prolétariat combatif définitivement enterré. Mais tout au contraire, c'est de la Commune et de la guerre franco-allemande que date son essor le plus formidable. Le bouleversement total de toutes les conditions de la guerre par l'enrôlement de toute la population apte à porter les armes dans les armées qui ne se comptèrent plus que par millions, les armes à feu, les obus et les explosifs d'un effet inconnu jusque-là d'une part mirent une brusque fin à la période des guerres bonapartistes et assurèrent le développement industriel paisible en rendant impossible toute autre guerre qu'une guerre mondiale d'une cruauté inouïe et dont l'issue serait absolument incalculable. »*

Bien vu, vingt ans avant l'éclatement de cette « *guerre mondiale d'une cruauté inouïe* », rendue justement possible par la combinaison des masses et des armes industrielles. De ce qu'on nommera *la guerre totale* (Jünger, Luddendorf). « *L'issue incalculable* » implique la révolution russe (1917-1924), le déclin des empires coloniaux, l'effondrement de la civilisation européenne (Zweig, Valéry), l'avènement de l'empire industriel américain, de l'*American way of life* et de la *technocratie* (Smith, 1919) ; la nouvelle classe intermédiaire, unie à la bourgeoisie capitaliste dans un rapport de symbiose mutuelle.

*« La guerre de 1870-1871 et la défaite de la Commune avaient, comme Marx l'avait prédit, transféré pour un temps de France en Allemagne le centre de gravité du mouvement ouvrier européen. En France, il va de soi qu'il fallut des années pour se remettre de la saignée de mai 1871. En Allemagne, par contre, où l'industrie, favorisée en outre par la manne des milliards français, se développait vraiment comme en serre chaude à un rythme toujours accéléré, la social-démocratie grandissait avec une rapidité et un succès plus grands encore. Grâce à l'intelligence avec laquelle les ouvriers allemands ont utilisé le suffrage universel institué en 1866, l'accroissement étonnant du Parti apparaît ouvertement aux yeux du monde entier dans des chiffres indiscutables. (...) La loi contre les socialistes disparut, le nombre des voix socialistes monta à 1 787 000, plus du quart de la totalité des voix exprimées. »*

Suivons la logique d'Engels. Le prolétariat grandit en nombre, le parti social-démocrate compte toujours plus de voix ; ces tendances sont irréversibles et il suffit de les prolonger pour que, mécaniquement, sans un coup de fusil, le pouvoir tombe aux mains du parti de la classe ouvrière.

*« Mais, outre le premier service que constituait leur simple existence, en tant que Parti socialiste, parti le plus fort, le plus discipliné et qui grandissait le plus rapidement, les ouvriers allemands avaient rendu encore à leur cause un autre grand service. En montrant à leurs camarades de tous les pays comment on se sert du suffrage universel, il leur avait fourni une nouvelle arme, une arme des plus acérées. »*

Comme à chaque renversement, il importe de souligner qu'on ne fait que suivre la ligne du Parti la plus ancienne et la mieux avérée, la dialectique étant l'opération magique qui permet ces retournements dans la continuité. Engels se couvre donc de l'autorité de Marx, des textes antérieurs, ainsi que de l'approbation des camarades français qui jouissent de la plus haute réputation insurrectionnaliste.

*« Déjà le Manifeste communiste avait proclamé la conquête du suffrage universel, de la démocratie, comme une des premières et des plus importantes tâches du prolétariat militant, et Lassale avait repris ce point. (...)*

*Ils (N.d.A., les ouvriers allemands) ont transformé le droit de vote, selon les paroles du programme marxiste français, de moyen de duperie qu'il a été jusqu'ici en instrument d'émancipation. »*

Engels énumère les acquis de la social-démocratie allemande, tous les postes de pouvoir gagnés grâce aux multiples élections locales, régionales, nationales, professionnelles.

*« Et c'est ainsi que la bourgeoisie et le gouvernement en arrivèrent à avoir plus peur de l'action légale que de l'action illégale du Parti ouvrier, des succès des élections que de ceux de la rébellion. »*

Il explique pourquoi l'insurrection ne peut plus vaincre. Même à l'époque des combats de rue, elle ne vainquait que par exception, à condition de rallier la troupe. Au mieux, elle dressait des barricades dont l'effet était plus moral que matériel. Si la troupe se ralliait, l'insurrection était victorieuse, vaincue sinon. *« Du côté des insurgés, (...) toutes les conditions sont devenues pires »*. L'urbanisme et les boulevards ont ouvert les villes aux canons, aux charges de cavalerie, aux manœuvres du génie, aux innovations tactiques des Etats-majors, aux armes issues des sciences et techniques. *« Il serait insensé, le révolutionnaire, qui choisirait les nouveaux districts ouvriers du*

*nord et de l'est de Berlin pour un combat de barricades.* » Le progrès, c'est le progrès de l'asymétrie militaire entre l'armée et l'insurrection. Engels l'avait déjà dit, vingt-cinq ans plus tôt, avant la Commune, adjurant les Parisiens de ne pas s'exposer au feu des Chassepots.

Tombs : « *Près de 900 barricades furent construites (il y eut, en comparaison, 600 barricades en août 1944), mais seulement 100 furent sérieusement défendues.* »<sup>30</sup>

Les barricades d'août 1944, voulues par les FTP communistes, n'eurent qu'une fonction politique, accréditer la légende d'un Paris libéré par son peuple à l'appel de la Résistance. De Gaulle avait d'ailleurs tranché : 2 jours d'insurrection, pas plus. Pas question de laisser le Parti communiste prendre le dessus à la faveur du soulèvement, ni les Américains imposer leur administration, *l'Amgot (Allied Military Government of Occupied Territories)*, en profitant du désordre français. Les 30 barricades de mai 68 relèvent du théâtre de rue, de « *l'ordre du désir* » selon *Vers la Guerre civile*, le pavé de July, Geismar et Erlyn Morane paru en 1969<sup>31</sup> C'est pour de rire, pas pour de vrai. Elles n'ont aucune valeur ni visée militaire, quoi qu'ait pu croire le vieux général, heureusement détrompé par son Premier ministre. En 1944, ce sont les chars de la 2<sup>e</sup> DB, entrés d'urgence dans Paris, qui avaient sauvé l'insurrection (symbolique, déjà), des repréailles allemandes. En 1968, le simple bruit de mouvements de blindés autour de Paris suffit à calmer les ardeurs insurrectionnelles. On n'était plus dans l'Histoire mais au spectacle.

*« Le lecteur comprend-il maintenant pourquoi les pouvoirs dirigeants veulent absolument nous mener là où partent les fusils et où frappent les sabres ? Pourquoi on nous accuse aujourd'hui de lâcheté, parce que nous ne descendons pas carrément dans la rue où nous sommes certains à l'avance d'être défaits ? Pourquoi on nous supplie si instamment de vouloir bien enfin jouer un jour à la chair à canon ? C'est inutilement et pour rien que ces messieurs gaspillent leurs suppliques comme leurs provocations. Nous ne sommes pas si bêtes. »* Engels inaugure là, le thème du refus de l'aventurisme et de la provocation, promis à un riche avenir dans les discours des partis communistes occidentaux. Il théorise ce qu'ils nommeront « *la transition pacifique au socialisme* ».

*« Dès aujourd'hui, nous pouvons compter sur deux millions et quart d'électeurs. Si cela continue ainsi, nous conquerrons d'ici la fin du siècle la plus grande partie des couches moyennes de la société, petits-bourgeois ainsi que petits paysans, et nous grandirons jusqu'à devenir la puissance décisive dans le pays (...) Or, il n'y a qu'un moyen qui pourrait contenir momentanément le grossissement continu des forces combattantes socialistes en Allemagne et même le faire régresser quelque temps, c'est une collision de grande envergure avec les troupes, une saignée comme en 1871 à Paris. (...)*

*L'ironie de l'histoire mondiale met tout sens dessus dessous. Nous, les "révolutionnaires", les "chambardeurs", nous prospérons beaucoup mieux par les*

---

<sup>30</sup> *Paris, bivouac des révolutions. La commune de 1871*, Editions Libertalia, 2014

<sup>31</sup> cf. Editions et publications premières

*moyens légaux que par les moyens illégaux et le chambardement. Les partis de l'ordre, comme ils se nomment, périssent de l'état légal qu'ils ont créé eux-mêmes. Avec Odilon Barrot, ils s'écrient désespérés : la légalité nous tue, alors que nous, dans cette légalité, nous nous faisons des muscles fermes et des joues roses et nous respirons la jeunesse éternelle. Et si nous ne sommes pas assez insensés pour nous laisser pousser au combat de rues pour leur faire plaisir, il ne leur restera finalement rien d'autre à faire qu'à briser eux-mêmes cette légalité qui leur est devenue si fatale. »*

La péroraison d'Engels, grandiose, établit une analogie entre l'irrésistible montée du christianisme durant trois siècles dans l'empire romain, malgré toutes les persécutions, et celle du socialisme dans l'empire allemand malgré toutes les lois répressives.

*« Cette loi d'exception resta elle aussi sans effet. Par dérision, les chrétiens l'arrachèrent des murs ; bien mieux, on dit qu'à Nicomédie, ils incendièrent le palais au nez et à la barbe de l'empereur. Alors, celui-ci se vengea par la grande persécution des chrétiens de l'année 303 de notre ère. Ce fut la dernière de ce genre. Et elle fut si efficace que, dix-sept années plus tard, l'armée était composée en majeure partie de chrétiens et que le nouvel autocrate de l'Empire romain qui succéda à Dioclétien, Constantin, appelé par les curés le Grand, proclamait le christianisme religion d'Etat. »*

En somme la violence ne serait plus « l'accoucheuse de l'Histoire » (Marx, Engels) et il y aurait une fatalité du socialisme, religion d'Etat à venir, contenu en germe dans les contradictions du capitalisme. D'ailleurs, Marx l'a dit aussi, de sorte que tout bon marxiste peut toujours trouver dans ses œuvres la citation idoine pour justifier une volte-face.

*« Une formation sociale ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir, jamais des rapports de production nouveaux et supérieurs ne s'y substituent avant que les conditions d'existence matérielles de ces rapports soient écloses dans le sein même de la vieille société... »* (Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*).

Cette foi progressiste repose donc sur le développement des forces productives (science, technologie, machinisme), qui mène à l'abondance matérielle et à la formation d'une classe ouvrière éduquée, disciplinée, organisée. Après quoi, il ne lui reste plus qu'à s'approprier Internet, les centrales nucléaires, les complexes chimiques, les NBIC (Nano-Bio-Info-Cogno), pour les faire marcher à son profit. De quoi susciter un certain quiétisme chez les militants, notamment chez les dirigeants et les mieux installés dans la société bourgeoise, les ITC (Ingénieurs, Techniciens, Cadres). C'est-à-dire le personnel de la nouvelle classe technocratique – mais n'anticipons pas sur l'histoire.

Dans une note en bas de page, les *Editions Sociales*, la maison d'édition du Parti Communiste, précise que cette introduction d'Engels fut « déformée par certains leaders de la social-démocratie allemande » et que Engels lui-même écrit à Kautski le 1<sup>er</sup> avril 1895 : « Je vois aujourd'hui dans Vorwärts (N.d.A., l'organe central de la social-démocratie allemande) un extrait de mon Introduction reproduit à mon insu et

*arrangé de telle façon que j'y apparais comme un paisible adorateur de la légalité à tout prix. Aussi désirerais-je d'autant plus que l'«Introduction» paraisse sans coupures dans la Neue Zeit (N.d.A., la revue théorique de Kautski), afin que cette impression honteuse soit effacée.»* Il y eut des pressions de la direction du parti. *«Engels fut contraint de donner son accord pour supprimer quelques-uns des passages les plus mordants du point de vue politique.»* Son texte ne parut finalement que bien après sa mort, en 1924, en URSS. Certes, le vieil insurgé de 1848 tenait à son standing illégaliste, mais sa lucidité et sa conscience l'obligeaient à parler vrai :

*«Le temps des coups de main, des révolutions exécutées par de petites minorités conscientes à la tête des masses inconscientes, est passé. Là où il s'agit d'une transformation complète de l'organisation de la société, il faut que les masses elles-mêmes y coopèrent, qu'elles aient déjà compris elles-mêmes de quoi il s'agit, pour quoi elles interviennent (avec leur corps et avec leur vie). Voilà ce que nous a appris l'histoire des cinquante dernières années. Mais pour que les masses comprennent ce qu'il y a à faire, un travail long, persévérant est nécessaire ; c'est précisément ce travail que nous faisons maintenant, et cela avec un succès qui met au désespoir nos adversaires.»*

**5 – Bernstein, l'exécuteur testamentaire d'Engels, dresse le bilan théorique et pratique du « socialisme scientifique » et de la social-démocratie. Il dénonce le divorce entre la théorie et la pratique. Mais si la pratique est déviante, la théorie est fautive. Réapparition des classes moyennes sous la forme salariée. Ingénieurs, techniciens, cadres, essor de la technocratie. Polémiques avec Kautski, le gardien de l'héritage et avec les jeunes insurrectionnalistes, Parvus, Rosa Luxemburg, Karl Liebknecht. La « cogestion à l'allemande » et le congrès de Bad-Godesberg (1959), donnent raison à Bernstein, un demi-siècle plus tard. La gauche devient le parti de la technocratie, « la nouvelle classe ouvrière ».**

L'*aggiornamento* d'Engels reposait, on l'a vu, sur l'idée d'une croissance perpétuelle du vote socialiste, lui-même indexé sur une croissance perpétuelle de la classe ouvrière, toujours plus appauvrie, face au capital toujours plus riche et concentré. Les classes moyennes, intermédiaires, étant laminées entre prolétariat et bourgeoisie. Un an après sa mort, Bernstein (1850-1932), l'un de ses exécuteurs testamentaires, entreprend la révision du marxisme ou socialisme scientifique, précisément en confrontant ses hypothèses aux résultats de l'expérience historique ; aux évolutions réelles des cinquante dernières années. Le résultat est dévastateur, et pour la théorie, et pour le parti qui la porte et s'en réclame.

Edouard Bernstein, comme Marx, Luxemburg, Trotski, Zinoviev, etc., était de ces innombrables juifs déjudaïsés qui, de l'Allemagne à la Russie, furent les cadres et dirigeants du messianisme ouvrier et révolutionnaire. Il choisit l'universalisme émancipateur contre le différentialisme identitaire. Ce n'est pas un détail biographique à une époque où, à Berlin, un écolier juif devait subir les brimades de ses condisciples chrétiens (ou déchristianisés). Issu d'une famille de rabbins et d'intellectuels, employé

de la banque Rothschild, Bernstein rallie la social-démocratie dans les années soixante-dix, fréquente ses personnalités, Marx, Engels, Liebknecht leur vieux compagnon, Bebel le dirigeant du Parti, Kautski le théoricien prometteur et, en 1881, il devient responsable du *Sozialdemokrat*, l'hebdomadaire central du Parti, établi à Zurich pour échapper à la police.

Expulsé de Suisse, en 1888, avec la rédaction du *Sozialdemokrat*, Bernstein rejoint Engels et les cercles d'exilés révolutionnaires de Londres (Lafargue, Longuet, Plekhanov, Kropotkine), et connaît ses premiers troubles de conscience socialiste. Ce n'est plus l'Angleterre, ni la classe ouvrière de l'époque luddite (1810), ni même celle de l'enquête d'Engels sur *La Situation des classes laborieuses en Angleterre* (1845). La condition ouvrière, si misérable soit-elle, s'est assez améliorée pour faire espérer de nouveaux progrès sans révolution. Réduction de la journée de travail, recul du travail des enfants, hausse des salaires, amélioration des conditions de travail, représentation syndicale et politique. Il en est de même en Allemagne où, aux élections de 1890, le SPD triple le nombre de ses électeurs – 20 % des votants, 35 députés –, se gonfle de trois mille permanents, rentre dans les conseils municipaux, développe syndicats et coopératives. Pour Engels, Liebknecht, Bebel, on l'a vu, rien de mieux. À ce train, le Parti sera au pouvoir en 1900. Mais pour les *Jungen*, les jeunes théoriciens insurrectionnalistes, et pour Bernstein, le réaliste critique, la contradiction entre la pratique réformiste du Parti et sa théorie révolutionnaire, fait scandale. Il faut soit qu'il ait la pratique de sa théorie, soit la théorie de sa pratique. Engels meurt en août 1895. A l'automne 1896, de Londres où il fuit toujours de vieilles poursuites judiciaires, Bernstein entame une série d'articles sur les « *Problèmes du socialisme* ». En quoi consiste son révisionnisme ?

« *Le premier, il répudie les mythes de la paupérisation ouvrière et de la polarisation des classes ; la concentration industrielle n'empêche ni la diffusion des richesses, ni la permanence des petites entreprises ; le développement de nouvelles couches salariées rééquilibre la structure sociale et réclame une stratégie d'alliances.* »<sup>32</sup>

Contrairement à ce qu'avaient annoncé le « *socialisme scientifique* », Marx, Engels, *Le Manifeste*, *Le Capital*, les classes moyennes et intermédiaires ne disparaissent pas : elles reparaissent sous forme salariée. À la place des paysans, des artisans et boutiquiers en lent déclin surgissent les cols blancs, les employés des services et les ITC (Ingénieurs, Techniciens, Cadres). Et ces classes moyennes ont leurs propres partis avec lesquels le Parti social-démocrate doit trouver une alliance, puisque le vote ouvrier ne sera jamais assez nombreux pour lui donner la majorité. Le capitalisme s'étend et se renforce malgré ses crises, grâce à l'innovation technologique et l'ouverture de nouveaux marchés, intérieurs et extérieurs. Il intègre peu à peu la classe ouvrière par des mesures sociales, des miettes de redistribution et de consommation. On est à dix ans du « *compromis fordiste* » (Gramsci), de l'arrivée de la Ford T (1908), la première voiture que des ouvriers pourront se payer grâce aux gains de productivité de l'organisation scientifique du travail (standardisation, division du

---

<sup>32</sup> F. Bon, M. A. Burnier. *Postface à Les Présupposés du socialisme*, d'E. Bernstein, 1899. Editions du Seuil, 1974

travail et travail à la chaîne). Déjà « *le rêve américain* » surclasse le rêve communiste et désarme le prolétariat des pays occidentaux.

Marx avait dit : « *Tout ce que je sais, moi, c'est que je ne suis pas marxiste.* » « *Scientifique* », c'est-à-dire en termes contemporains « chercheur en sciences sociales », il refusait toute ossification dogmatique. Bernstein reprend ce qui est selon Lénine, « *la substance même, l'âme vivante du marxisme, l'analyse concrète de la situation concrète* ».

*« Après la demi-clandestinité et le radicalisme inopérant des années de répression, le révisionnisme naît de la situation paradoxale de la social-démocratie allemande à partir de 1890 : un parti puissant dans un pays prospère continue de professer une idéologie révolutionnaire alors qu'il tire désormais sa force du système électoral et du jeu démocratique. Le SPD doit à l'évidence son succès au légalisme comme à l'attention portée aux revendications immédiates des travailleurs, et sa sécurité à sa prudence politique. Il ne s'est développé qu'en étant infidèle au message révolutionnaire qu'il affiche et que démentent à la fois l'évolution sociale et le comportement quotidien de l'organisation. Alors que la théorie met l'accent sur la révolution et renvoie la réalisation du socialisme à l'étape post-révolutionnaire, la pratique s'épuise dans la réforme sociale et projette la révolution à l'horizon d'un avenir mythique. "Qu'elle ose paraître ce qu'elle est" : Bernstein lance à la social-démocratie l'apostrophe de la Marie Stuart de Schiller. "Est-ce que vraiment la social-démocratie est aujourd'hui autre chose qu'un parti visant à la transformation socialiste de la société par le moyen de réformes démocratiques et économiques ?" »<sup>33</sup>*

Bernstein ne rejette pas le socialisme scientifique mais le marxisme, ou du moins certains de ses éléments. Aux dires mêmes de Marx, sa théorie agglomérerait la philosophie allemande, l'économie politique anglaise et le socialisme français – c'est-à-dire, surtout cette tradition conspirative et insurrectionnelle dont Blanqui était alors le champion. La France étant « *le pays où plus que partout ailleurs les luttes de classes ont été menées jusqu'à leur terme* ». (Marx, Engels) Bernstein s'en prend également à la dialectique hégélienne qui, avec ses jeux sur les contradictions, permet les retournements de lignes les plus stupéfiants. Lénine et Staline en feront d'ailleurs un usage immodéré.

Son analyse scandalise les « *marxistes* » de l'Internationale et du Parti Social-démocrate allemand. Il faudra attendre le congrès de Bad-Göbesberg, en 1956, pour voir le Parti Social-démocrate abjurer le marxisme et « *oser paraître ce qu'il est* ».

*« Au début de 1898, deux jeunes théoriciens inconnus, Parvus et Rosa Luxemburg, amorcent une virulente polémique contre le révisionnisme. La véhémence de leur ton, qui cache mal leurs ambitions personnelles, indispose l'establishment socialiste. L'intervention de Plekhanov est plus décisive. ("Les grandes choses, écrit Jean-Pierre Nettl, ont parfois une origine modeste. Dans les lettres de Rosa Luxemburg, on ne trouve aucune trace de l'indignation contre Bernstein qui ressort clairement du*

---

<sup>33</sup> F. Bon, M-A. Burnier, Postface aux *Présupposés du socialisme*, op. cit.

*pamphlet lui-même ; on n'y trouve qu'un intérêt personnel bien calculé (...). Elle se rendait parfaitement compte de ce qui était en jeu : si la brochure avait du succès, d'un coup sa réputation de théoricienne était faite ; sinon, il lui faudrait des années de travail intensif pour l'établir"). »<sup>34</sup>*

Le tapage oblige Bebel, Liebknecht et la direction du Parti à réagir. C'est l'Autrichien Kautski, le pair d'âge de Bernstein et son rival dans le champ théorique, créateur et dirigeant de *Neue Zeit*, la revue concurrente du *Sozialdemokrat*, qui est chargé de la riposte. Son livre, *Le Marxisme et son critique Bernstein* paru en 1899, tente une exégèse de Marx afin de sauver ses thèses sur la concentration industrielle, la polarisation des classes et « *la paupérisation absolue de la classe ouvrière* ». Le malheur c'est que la lettre du texte ne laisse pas de marge à l'interprétation de l'esprit.

*« La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe va se briser. L'heure de la propriété capitaliste a sonné, les expropriateurs vont être à leur tour expropriés. » (Le Capital, livre I, 2<sup>e</sup> édition, p, 792-793)*

Selon Kautsky, Marx parle au figuré et la dernière heure du capitalisme peut mettre des siècles à sonner, au terme de son évolution historique. Par ailleurs si le niveau de vie de l'ouvrier s'accroît quantitativement, du point de vue consommation ; c'est qu'il baisse en qualité, du point de vue moral et pratique ; une dialectique étayée d'arguments à faire rugir Clara Zetkin et Rosa Luxemburg.

*« L'extension du travail des femmes est un signe certain de l'aggravation de la misère, elle redouble la misère (...). Le travail salarié de la femme cause donc son épuisement physique, car ce travail salarié vient s'ajouter au travail du ménage, et il en résulte que le ménage va s'appauvrissant toujours, que l'on fréquente le cabaret, que l'ouvrière, que rien n'a préparée à son rôle de ménagère, gaspille tout parce qu'elle ne connaît pas les principes de l'art culinaire et de la couture. À quoi sert à l'ouvrier la hausse des salaires, la baisse du prix des céréales, si sa femme ne sait plus préparer des mets nourrissants et appétissants ? À quoi lui sert la baisse des prix des vêtements, lorsque sa femme ne sait pas raccommoier ceux qui sont usés, de sorte qu'il doit en acheter deux fois plus souvent qu'autrefois ? Voilà comment le travail des femmes a souvent pour conséquence la misère physique comme la misère sociale. »<sup>35</sup>*

Une controverse dans le Parti Social-démocrate allemand n'est pas une foire d'empoigne entre bignoles électroniques sur un forum Internet, avec tornades d'insultes, cancans et calomnies proférés à l'abri de pseudonymes, mais un processus formel, minutieux, cérémonieux. On échange des lettres, des livres ; on y consacre des congrès. Bernstein encore exilé en Angleterre, c'est Bebel qui lit à la tribune, des heures durant, son argumentaire. Bernstein est battu dans les règles, blâmé par le Parti,

---

<sup>34</sup> Jean-Pierre Nettel, *Rosa Luxembourg*, Paris, Maspéro, 1972, p.139

<sup>35</sup> Kautsky, *Le Marxisme et son critique Bernstein*

mais quand il rentre enfin après vingt-deux ans d'absence, il reçoit l'investiture pour une élection législative et devient député en 1902.

Au congrès de Brême en 1904, il vote avec la gauche du Parti et Karl Liebknecht, le fils de Wilhelm, une motion sur « *la grève politique de masse* ». Il soutient le soulèvement armé de 1905 en Russie – légitime puisque le peuple russe ne jouit pas des moyens démocratiques.

*« Il déplore toujours la permanence de la terminologie révolutionnaire habituelle, mais se réjouit devant la modération croissante du centre – en 1906, Bebel vote avec la droite qui a dorénavant l'appui des syndicats. C'est que l'énorme machine du Parti, pour des raisons quelque peu étrangères aux théories de Bernstein, s'ossifie définitivement dans la conservation de son propre appareil, ses six cent mille adhérents, ses soixante-quatorze quotidiens en 1908, et ses deux millions d'ouvriers syndiqués. (...) »*<sup>36</sup>

Août 1914. Fidèle à « *l'internationalisme prolétarien* », Bernstein est l'un des rares socialistes à refuser l'union sacrée derrière Guillaume II, Hindenburg et Ludendorff. Il quitte le Parti pour fonder avec Kautsky, Karl Liebknecht (1871-1919) et Rosa Luxemburg (1871-1919), le petit parti social-démocrate indépendant (USPD), dont la Ligue Spartacus forme l'aile gauche. L'agitation pacifiste de Liebknecht et Luxemburg les envoie deux ans en prison. Karl Liebknecht n'a rien de plus pressé lors de sa libération, que de proclamer la république socialiste d'un balcon de Berlin, le 9 novembre 1918, à 16 heures. Deux heures trop tard. Le dirigeant du SPD, Philipp Scheidemann l'a pris de vitesse à 14 heures. Bernstein, à 68 ans, retourne au SPD, à la tête de la République de Weimar et occupe quelques mois un poste de sous-secrétaire d'Etat aux Finances, cependant que Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht fondent le Parti communiste d'Allemagne (KDP), avec la Ligue Spartacus et d'autres petits groupes.

*« À la lecture du programme de Spartakus, Bernstein s'attriste "qu'une personne possédant les dons intellectuels et la formation scientifique de Rosa Luxemburg ait pu participer à la confection de ce méchant libelle, aussi confus que démagogique et provocant". Et sur Liebknecht : "Malgré les divergences très profondes qui nous séparaient, j'avais jusque-là éprouvé beaucoup de sympathie pour Karl Liebknecht. Mais lorsqu'il entreprit d'imposer à notre Parti le système bolcheviste, voici l'idée qui me traversa la tête comme un éclair : il va nous apporter la contre-révolution." »*<sup>37</sup>

Janvier 1919. Liebknecht croit le moment venu d'accorder la pratique du KDP avec sa théorie insurrectionnelle. L'occasion en est le renvoi du préfet de police de Berlin, membre du Parti socialiste indépendant (USPD), par le gouvernement social-démocrate (SPD). Des protestations éclatent, des piquets d'ouvriers en armes élèvent des barricades et occupent des journaux, dont le *Vorwärts*, le journal du SPD. L'USPD et le KDP appellent à la grève générale et forment un Comité d'action révolutionnaire.

---

<sup>36</sup> F. Bon, M-A. Burnier, Préface aux *Présupposés du socialisme*, op. cit.

<sup>37</sup> Id.

500 000 manifestants défilent à Berlin. Le Comité d'action révolutionnaire perd deux jours en dissensions. Tandis que l'USPD tente de négocier avec le gouvernement social-démocrate, Liebknecht impose l'appel aux armes à Rosa Luxemburg et au KDP. « *Il avait toujours été un risque-tout, non un homme politique et un stratège pesant calmement les choses et son impétuosité l'a entraîné. La direction du parti qui n'avait pas été informée n'était absolument pas d'accord avec une lutte qui signifiait l'affrontement décisif. Rosa Luxemburg eut des discussions très violentes avec Liebknecht qui avait agi de sa propre autorité.* »<sup>38</sup>

Pur, mécanique, et stupide mimétisme. Janvier 19 n'est pas Octobre 17 ; Liebknecht n'est pas Lénine ; Friedrich Ebert, le chef du SPD depuis la mort de Bebel en 1913, n'est pas Kerenski ; la société allemande n'est pas la russe, elle n'est pas si primitive ni décomposée ; le particule d'insurgés brouillons de Liebknecht n'est pas le parti de révolutionnaires professionnels de Lénine, gouvernement *bis* à la tête des soviets et de régiments dévoués. La droite allemande n'est pas si désarmée ni désorganisée que la Russe. Elle dispose de corps francs qui refusent la défaite et font le coup de feu contre les milices ouvrières. Ebert et Noske son ministre de l'intérieur saisissent l'occasion de se débarrasser des bolchevistes allemands avant que ceux-ci ne soient assez forts pour les renverser. Ils font appel à l'armée et aux corps francs qui rentrent dans Berlin et massacrent plusieurs centaines d'insurgés. Engels vous l'avait bien dit : « *Il serait insensé, le révolutionnaire, qui choisirait les nouveaux districts ouvriers du nord et de l'est de Berlin pour un combat de barricades.* »

Le 15 janvier, les « *insensés* », Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg sont arrêtés, assassinés par des officiers et leurs corps jetés dans le canal Landwerh où on les retrouvera en mai 1919.

« *Désorienté comme tout révisionniste qui croit la révolution impossible et néfaste, Bernstein ne désapprouve pas la répression, s'il en dénonce les excès et d'abord le "lâche et brutal assassinat" de Liebknecht et de Rosa Luxemburg par les gardes civiques de Wilmersdorf. Mais bientôt, au-delà du bolchevisme où il voit "une parodie de marxisme", "l'évangile le plus grossier et le plus balourd de la force brutale", il désigne le danger principal dans le renouveau d'un militarisme allemand qui se confondra peu à peu avec le nazisme. (...)*

*Edouard Bernstein meurt à quatre-vingt-cinq ans, le 18 décembre 1932, six semaines avant l'entrée d'Hitler à la chancellerie du Reich.* »<sup>39</sup>

L'analyse de Bernstein, « *son analyse concrète de la situation concrète* », dans le droit fil du « *testament d'Engels* », sur l'amélioration de la condition ouvrière, la réparation des classes moyennes (technocratie salariée), les résistances à la concentration du capital, la persistance et le développement de petites et moyennes entreprises, était correcte. La conclusion réformiste qu'il en tirait, et que le SPD appliquait en pratique – à défaut de la reconnaître en théorie – était toute aussi correcte dans le cadre d'un mouvement progressiste, productiviste, visant « *la transformation complète de l'organisation de la société* » par « *les masses elles-mêmes* » (Engels). Des masses

---

<sup>38</sup> cf. Rosa Luxemburg, Paul Frölich, Editions Nouvelles Internationales, Paris, 1939

<sup>39</sup> F. Bon, M-A. Burnier. Préface aux *Présupposés du socialisme*, op. cit.

éduquées, disciplinées, organisées, aptes à gérer une société aussi vaste et complexe que la société industrielle ; ce dont la classe ouvrière primitive, les artisans et paysans prolétarisés, puis l'ouvrier-masse de la grande industrie fordiste étaient incapables. Mais « l'aristocratie ouvrière », les professionnels hautement qualifiés et les ingénieurs, techniciens, cadres en seraient capables, eux. C'est la technocratie salariée, massivement syndiquée et organisée par le SPD, qui fournit plus tard les structures et le personnel de « *la cogestion à l'allemande* ». Aussi bien en Allemagne que dans les pays scandinaves, avec des formes variables et embryonnaires au Royaume-Uni, aux USA, en France, chez EDF, à la SNCF et dans les grandes entreprises de haute technologie.

Des sociologues et idéologues de gauche, d'un tour de passe-passe sémantique, renommèrent « *nouvelle classe ouvrière* » (Serge Mallet, 1963), cette technocratie salariée afin d'occulter la prééminence des « *nouvelles couches moyennes* » sur « *la vieille classe ouvrière* », les manœuvres, OS, mineurs, ouvriers du bâtiment et des secteurs *arriérés* ; et que la social-démocratie, désormais le parti de cette technocratie salariée, avait abandonné la « *vieille* » classe ouvrière à son obsolescence ; aux machines, aux robots, à l'automation, au chômage.

En 1906, Rosa Luxemburg, de retour de Pologne où elle a vu le soulèvement de 1905 qui secoue tout l'empire tsariste, écrit à des amis : « *La révolution est grandiose, et tout le reste n'est que connerie.* »<sup>40</sup> On a vu où avait abouti son volontarisme blanquiste et celui de Liebknecht.

Kautski déclare des années plus tard : « *Ce n'est pas la violence qui fournit le critère d'une révolution, mais le renversement d'une classe par une autre* ». Mais quelle révolution ? L'appropriation et la gestion collective des moyens de production par la classe technocratique en symbiose avec l'appareil technologique accélère la fuite en avant vers le monde-machine. Au point où nous en sommes, on voit mal ce qui pourrait sauver les espèces, les milieux, les humains, ce qui reste du monde où l'homme vécut un million d'années et jusque voici deux siècles. Ce qui pourrait nous sauver, nous les derniers hommes.

**6 – La Révolution à venir (en 2100), suivant H.G. Wells. Dans la mégapole futuriste, une poignée de capitalistes concentre toute la richesse du monde. Le parti technocratique des professionnels révolutionnaires soulève les prolétaires contre la ploutocratie. Mais c'est pour confisquer la victoire à son profit et remettre les masses aux travaux forcés. Il faudra une révolution dans la révolution...**

Deux siècles, c'est le temps prévu par H.G. Wells dans son roman, *Quand le dormeur s'éveillera*,<sup>41</sup> paru en feuilleton entre 1898 et 1903, pour aboutir à la lutte finale entre la bourgeoisie capitaliste, la technocratie salariée et le peuple ouvrier. Réécrit et republié en volume en 1910, ce récit d'anticipation (l'une des inspirations du 1984

---

<sup>40</sup> cf. Jean-Pierre Nettel, *La Vie et l'œuvre de Rosa Luxemburg*, Ed. Maspéro, 1972

<sup>41</sup> Mercure de France, 1988

d'Orwell) débute en 1897 quand un jeune homme, Graham, tombe en catalepsie à la suite d'excès de drogue. Maintenu en vie, dans un cercueil de verre grâce à des procédés scientifiques, il s'éveille en 2100 pour découvrir qu'il est devenu propriétaire d'une « *world company* » si colossale qu'elle possède le monde. Comment est-ce possible ? Graham a d'abord bénéficié de deux énormes héritages pendant son sommeil. Un conseil d'administration d'une douzaine de personnes choisies par le premier testateur a si férocelement manoeuvré qu'il s'est emparé du butin global.

*« - Eh ! mais vous n'êtes guère au courant... L'argent attire l'argent...et douze cerveaux valent mieux qu'un seul. Ils ont manoeuvré habilement, ils ont fait marcher la politique avec l'argent, et ils ont continué à accroître ces richesses par l'agio et le monopole... Elles augmentèrent... augmentèrent. Et longtemps les douze commissaires tinrent secret l'accroissement de la fortune du Dormeur, par le moyen de prête-noms, de sociétés fictives, et autres expédients semblables. Le Conseil accaparait toutes les valeurs, les actions, les hypothèques ; il achetait les partis politiques et faisait passer à sa solde tous les journaux. En vous renseignant dans ces vieilles histoires, vous verriez comment le Conseil a acquis son pouvoir et ses richesses... Des billions et des billions de lions à la fin... La fortune du Dormeur. Et tout cela provenant d'un caprice... du testament de ce Warming et d'un accident arrivé aux fils d'Isbiter...*

*« - Et pendant ce temps, la fortune du Dormeur s'accroissait entre les mains de douze commissaires, jusqu'à ce qu'enfin elle soit arrivée à accaparer la propriété du monde. Les douze commissaires, en vertu de cette propriété, sont devenus véritablement les Maîtres du Monde, parce qu'ils sont la puissance qui dispense l'argent, précisément comme l'étaient les anciens Parlements. »*

Ces douze administrateurs du *Conseil blanc* figurent la concentration du capital, la bourgeoisie ploutocratique à son degré ultime d'expansion économique et de réduction numérique. Dans le récit marxiste du « *socialisme scientifique* », c'est le moment où les classes moyennes ayant disparu, l'immense prolétariat, éduqué et organisé, n'a plus qu'à *exproprier les expropriateurs*, à s'emparer des moyens de production pour les gérer à son profit – c'est-à-dire au profit de l'humanité entière. Wells n'était qu'un socialiste littéraire. Nous qui sommes à moins d'un siècle de 2100, nous savons que sa vision du monde à venir, de son paysage physique et social, se rapprochait davantage de notre réalité en cours, que celle de Marx.

Le Dormeur se réveille à Londres, dans une cité de 33 millions d'habitants, une mégapole verticale, stratifiée, enchevêtrée, labyrinthique, irriguée de trottoirs roulants, les *chemins mouvants*, criblée de caméras de surveillance et de machines parlantes qui hurlent des informations et des consignes. Une ville machine alimentée en électricité par les *roues à vent*, sillonnée de ballons et d'aéroplanes, où les dirigeants communiquent par téléphone, depuis leurs palais supérieurs, cependant que les masses en bleus de la *Compagnie du Travail* triment dans les usines souterraines et végètent dans les bas-fonds. C'est *Le Peuple de l'abîme* de London (1903). *Metropolis* (1927). Les ouvriers, physiquement et professionnellement déçus, victimes d'affreuses maladies dues aux conditions de travail, sont réduits au rôle d'auxiliaires des machines. Ils parlent un sous-anglais argotique et dégradé. Les enfants sont élevés

en crèches industrielles : on en a fini avec la cellule familiale, patriarcale et réactionnaire. Les religions sont devenues des entreprises, elles font de la réclame sur de grands panneaux, les cérémonies sont désormais des spectacles et les fidèles achètent leur salut. L'enseignement se fait au moyen de phonographes dispersés dans tout Londres, mais on n'insiste pas sur l'éducation des enfants du peuple. « *Ils sont destinés à travailler si tôt... Tout juste quelques principes simples... Obéissance... Travail... À quoi servirait de les gaver ? Cela ne ferait que des malheureux et des mécontents.* » Où l'on voit que les partisans de l'école numérique, des cours sur Internet, sur cd-roms et en visio-conférence n'ont rien inventé. L'espérance de vie a régressé. Vieillir est une sinistre affaire, hors de prix pour les masses. Ceux qui en ont les moyens s'offrent les services d'une société d'euthanasie. Des milliers de cités semblables de par le monde ont aspiré la population des campagnes, mais Londres, résidence du Dormeur et du Maître, est la plus grosse.

Cependant la révolution gronde. Ostrog, « *le Grand Meneur* », la prépare minutieusement, à la tête d'une organisation clandestine qui évoque autant les sociétés secrètes de Blanqui et de Bakounine que le parti de Lénine. Le réveil du Dormeur provoque la révolte des masses qui le vénèrent, persuadées qu'il va renverser le *Conseil blanc* et leur rendre justice. Les agents d'Ostrog enlèvent Graham pour le mettre à la tête de l'insurrection. Les foules s'élancent à l'assaut du palais défendu par la sanguinaire *Police rouge* (allusion peut-être aux *artists rifles*, le régiment anti-insurrectionnel de l'armée anglaise). Le massacre est terrifiant mais la révolution triomphe au bout de cinq heures, grâce à l'aviation, au personnel des *Moteurs à vent* et de la *Compagnie du Travail* noyautés par l'organisation d'Ostrog. Graham et lui assistent aux derniers combats sur un « *miroir* », « *un perfectionnement moderne de la chambre noire* ».

« *Ostrog (...) parlait d'un ton indifférent de l'énorme perte d'hommes que cette catastrophe avait produite. Il signalait un cimetière improvisé à tel endroit, ou montrait des ambulances fourmillant le long de tel sillon plein de ruines, qui était auparavant une rue de chemins mouvants. Il témoigna plus d'intérêt en désignant les différentes parties du Palais du Conseil et les dispositions des assiégeants. En quelques instants, la guerre civile qui avait bouleversé Londres ne fut plus un mystère pour Graham. Ce n'était pas une révolte tumultueuse qui avait éclaté la veille, ni une bataille entre forces égales : c'était un coup d'Etat splendidement organisé. Ostrog avait, d'une façon étonnante, prévu tous les détails.* »

Et Wells a splendidement prévu, de façon étonnante, le coup d'Etat bolchevique d'octobre 17.

La révolution gagne les cités du monde entier. Graham s'adresse au peuple dans un immense amphithéâtre, son discours est retransmis sur toute la planète grâce au *cinétotélégraphe*. Ce monde parle *globish*. « *Avec l'amalgame hispano-américain, et les dialectes anglo-nègre, anglo-hindou, anglo-chinois, c'était le langage quotidien des deux tiers des habitants du globe.* »

Le nouveau maître du monde tente de comprendre ce que celui-ci est devenu durant ses deux cents-trois années de sommeil. Imaginons le réveil en l'an 2015, d'un homme

qui se serait endormi en 1812, à l'aube de la société industrielle, au moment de la révolte luddite.

*« Il essaya de se figurer l'existence individuelle de ses contemporains ; il s'étonnait de voir combien peu l'homme du peuple avait changé, en dépit de la transformation visible de sa condition. La vie et la propriété étaient, à la vérité, à l'abri de la violence, d'un bout à l'autre du monde ; les maladies contagieuses, les infections bactériennes de toutes sortes avaient pratiquement disparu ; chacun avait sa suffisance comme nourriture et comme vêtement, était chauffé dans les chemins de la Cité et abrité contre les intempéries ; la marche presque mécanique de la science et l'organisation matérielle de la société avaient accompli ces progrès. Mais il découvrait déjà que la foule était toujours la foule, sans défense entre les mains du démagogue et de l'organisateur, individuellement poltronne et menée par l'appétit, collectivement instable et incompréhensible. Le souvenir des multitudes vêtues de toile bleu pâle lui revenait à l'esprit. Il savait que là, au-dessous de lui, des millions de ces êtres, hommes et femmes, n'étaient jamais sortis de la Cité, n'avaient jamais rien vu au-delà du petit cercle de leur participation, inintelligente et pénible à la marche du monde ou à ses plaisirs tapageurs et faux qui n'arrivaient pas à les satisfaire. Il songea aux espérances de ses contemporains et, pendant un moment, le rêve que narre William Morris dans ses étonnantes Nouvelles de Nulle part et le pays parfait décrit par Hudson dans son Âge de Cristal apparurent devant lui comme des chimères écroulées... Et il songea aussi à ses propres espérances. »*

Après la Révolution, les gens sont tous égaux, mais certains le sont plus que d'autres. Devenu roi et maître du monde, Graham découvre lors d'une soirée mondaine les personnages éminents du nouveau régime, le Directeur des Moteurs à Vent, les principaux fonctionnaires du Trust de l'Alimentation, le contrôleur des Porcherie Européennes, l'Inspecteur Général du Trust des Ecoles Publiques, le Directeur Général de la Compagnie des Pilules antibilieuses, de puissants fonctionnaires, leurs parents, leurs alliés, les scientifiques de la Faculté de Médecine, tous actionnaires par ailleurs de la Compagnie de la Faculté de Médecine. Bref, la technocratie – même si le mot n'existe pas encore- ayant supplanté l'oligarchie capitaliste pour s'approprier les moyens de production et, papillonnant autour, l'évêque anglican, l'artiste capillotomiste (coiffeur) à la mode, le poète lauréat, qui d'ailleurs n'écrit pas, un imprésario de théâtre, de jolies femmes, légères et sophistiquées... Il rencontre Hélène, la nièce d'Ostrog qui lui révèle la misère du peuple. « - Sire, je ne puis rien vous dire ici, en ce moment, mais le peuple est très malheureux, il est opprimé... Mal gouverné. N'oubliez pas le peuple qui a affronté la mort... La mort pour que vous viviez... »

« Je ne sais rien », répond Graham. Il explore le monde de 2100, apprend à piloter un aéronef, fréquente une danseuse « moderne » (nous dirions « contemporaine »), et la fille du Directeur des Porcherie Européennes, très amusante avec ses cheveux rouges. Et puis de nouveau Hélène qui l'appelle au secours des esclaves de la Compagnie du Travail en uniformes bleus. Il s'agit en fait de l'ancienne Armée du Salut, rachetée par le Conseil blanc, et qui fait trimer au jour le jour, suivant les besoins des entreprises, un tiers du peuple. Des prolétaires captifs d'un système d'endettement perpétuel, fichés par empreintes digitales, surveillés par la police, interdits de mendicité, punis de

prison. C'est la version wellsienne de la paupérisation et de la croissance du prolétariat ouvrier.

*« Mais la révolution est venue, dit-il enfin. Toutes ces choses-là vont changer... Ostrog...*

*- C'était notre espérance. C'était l'espérance du monde entier. Mais Ostrog ne le fera pas. C'est un politicien. Pour lui, les choses doivent rester telles qu'elles sont. Peu lui importe. Il trouve cela naturel. Tous les gens riches, influents, tous les heureux arrivent à admettre parfaitement la nécessité de ces misères. Ils se servent du peuple pour leur politique, et jouissent de leurs aises, grâce à son état de dégradation. Mais vous... Vous qui venez d'un siècle plus heureux, c'est vers vous que le peuple lève les yeux... Vers vous ! »*

Graham promet de questionner Ostrog, *Le Grand Meneur*, devenu son Premier ministre et fondé de pouvoir. Il apprend ainsi qu'il y a des troubles à Paris et Berlin. *« La Commune a de nouveau levé la tête. La nature réelle de la lutte est anarchique, pour parler clair. »* Mais l'aviation et les unités africaines de la police font un excellent travail de répression. Devant l'insistance de Graham, Ostrog se livre à des explications de fond.

Pour lancer les masses à l'assaut du *Conseil blanc*, son parti populaire a fait de l'agitation sociale, notamment contre la Compagnie du Travail.

*« Il nous fallut exciter le mécontentement, ressusciter le vieil idéal de bonheur universel... Tous les hommes égaux... Tous les hommes heureux... Aucun luxe dont un seul puisse être exclu... Des idées qui sommeillaient depuis deux siècles. Vous connaissez cela ! Il nous a fallu faire revivre cet idéal, si impossible soit-il, pour jeter bas le Conseil. Et maintenant...*

*- Eh bien ?*

*- Notre révolution est accomplie, le Conseil est supprimé, et le peuple, que nous avons soulevé... Reste insurgé. On ne s'est pas assez battu... Nous avons fait des promesses, naturellement. C'est extraordinaire de voir avec quelle violence et quelle rapidité ce vague humanitarisme suranné s'est mis à revivre et à se répandre. Nous-mêmes, qui l'avons lancé, en sommes demeurés tout stupéfaits. À Paris, comme je vous l'ai dit, il nous a fallu demander un peu de renfort extérieur.*

*- Et ici ?*

*- Il y a du trouble. Les multitudes ne veulent pas reprendre le travail. La grève générale a éclaté. La moitié des usines sont vides, et le peuple fourmille par les chemins. Ils parlent d'installer une Commune. Des hommes vêtus de soie et de satin ont été insultés dans les rues. La toile bleue attend de vous toutes sortes de choses... Bien entendu, vous n'avez pas le moins du monde à vous tourmenter. Nous mettons les machines parlantes à l'œuvre pour contrebalancer les suggestions mauvaises, nuisibles à l'ordre et à la loi. Il faut de la poigne, et voilà tout.*

Graham songeait. Il perçut un moyen d'affirmer ses droits. Mais il parlait avec contrainte.

- Même jusqu'à faire intervenir la police africaine, la police nègre ?- dit-il.

- C'est indispensable, répondit Ostrog. Ces nègres sont des brutes superbes et loyales, sans l'ombre d'une idée dans la tête... De ces idées qui gâtent notre populace. Si le Conseil les avait eus pour sa police des chemins, les choses auraient pu tourner autrement. D'ailleurs, il n'y a rien à craindre de plus que des émeutes et des dégâts. Vous pouvez voler de vos propres ailes maintenant, et prendre votre essor vers Capri, s'il y a fumée ou tapage. Nous tenons les fils de tous les grands services, les aéronautes sont privilégiés et riches, c'est la corporation du monde la plus fermée, et il en est de même pour les ingénieurs et les mécaniciens des Moteurs à Vent. L'air est à nous, et être les maîtres de l'air, c'est être les maîtres de la terre. Ils n'ont aucun individu capable, pour les mener contre nous. Ils n'ont pas de chef... À part les chefs locaux de la société secrète que nous avons créée avant votre très opportun réveil. Ce ne sont que des énergumènes et des faiseurs de sentiments qui se jalourent terriblement. Nul d'entre eux n'est assez un homme pour faire un chef. Ce ne sera qu'un soulèvement sans organisation. Pour être franc, ce soulèvement peut se produire, mais il n'interrompra pas vos exercices aéronautiques. Le temps où le peuple pouvait réussir une révolution n'est plus.

- Je le crois, dit Graham, songeur. Je le crois. Ce monde qui est le vôtre, a été plein de surprises pour moi. Jadis, nous rêvions d'une merveilleuse vie démocratique, d'un temps où tous les hommes seraient égaux et heureux.

Ostrog le regarda fixement.

- Le temps de la démocratie est passé, affirma-t-il, passé pour jamais. Ce temps-là a commencé avec les archers de Crécy, il a pris fin en même temps que l'infanterie de ligne, lorsque les hommes en masse cessèrent de gagner les batailles, lorsque les canons coûteux, les grands cuirassés et les chemins de fer stratégiques devinrent les moyens de puissance. Aujourd'hui, c'est l'époque de la richesse. La richesse, à l'heure actuelle, a acquis une force qu'elle n'avait jamais eue encore... Elle commande à la terre, à la mer et au ciel. Tout pouvoir appartient à ceux qui savent manier la richesse... Il faut accepter les faits, et ce sont là des faits... Le monde pour la foule ! De votre temps, même, cette doctrine avait été jugée et condamnée. Aujourd'hui, elle n'a plus qu'un adepte... Multiple et niais, l'individu dans la foule.

Graham ne répondit pas immédiatement. Il restait perdu dans de sombres préoccupations.

- Non, reprit Ostrog, l'époque de l'homme du peuple est passée. Sur les champs libres, un homme en vaut un autre, ou presque. L'ancienne aristocratie était constituée par une supériorité précaire de force et d'audace. Elle a été tempérée... Tempérée. Il y eut des insurrections, des conflits, des émeutes. La première aristocratie réelle, la première aristocratie permanente est venue avec les châteaux forts et les armures, elle s'est évanouie dans le mousquet et l'arc. Mais nous voici maintenant à la seconde aristocratie, la vraie. Ces temps de poudre à canon et de démocratie n'ont été qu'un remous dans le courant. Le citoyen n'est plus qu'une unité désemparée. De nos jours, nous avons cette grande machine qu'est la Cité, et une organisation complète qui dépasse l'entendement de l'homme du peuple. »

Graham proteste que venu d'un siècle démocratique, il se retrouve en pleine tyrannie aristocratique. « - *Eh bien, dit Ostrog, placez-vous au point de vue général. C'est ainsi que la transformation s'est toujours faite. D'un côté l'aristocratie, la prédominance des meilleurs... De l'autre, la souffrance et la suppression des incapables ; c'est ainsi qu'on marche vers le progrès. (...) Tout sera arrangé d'ici peu. La foule est une brute énorme et stupide. Qu'importe qu'elle ne s'éteigne pas... Même si elle ne meurt pas, elle peut toujours être domptée et menée. Je n'ai aucune sympathie pour les esclaves. (...) Et quel était leur espoir ? Quel est-il ? Quel droit ont-ils d'espérer ? Ils travaillent mal, et veulent la récompense de ceux qui travaillent bien. L'espoir de l'humanité... Quel est-il ? Que quelque jour le Surhomme surgira, que quelque jour l'inférieur, le faible et le stupide pourront être subjugués et éliminés... Subjugués, sinon éliminés. Le monde n'a pas de place pour les mauvais, les stupides, les énervés. Leur devoir... Un devoir superbe aussi... C'est de mourir. La mort, récompense de l'insuccès, de l'échec ! C'est le sentier par lequel la bête s'est élevée jusqu'à l'humanité, par lequel l'homme va de l'avant vers une destinée plus haute. »*

Et voici le fin mot d'Ostrog, sa vision du monde :

« - *Vous vous instruirez. Je connais ces idées-là ; dans mon enfance j'ai lu votre Shelley et rêvé de liberté. Il n'y a pas de liberté en dehors de la sagesse et du contrôle de soi-même. La liberté est en nous... Non au-dehors. C'est l'affaire de chacun. Supposez, ce qui est impossible, que ces bandes aboyeuses d'idiots vêtus de bleu arrivent à triompher de nous. Ensuite ? Ils ne feraient que retomber sous d'autres maîtres. Tant qu'il y aura des moutons, la nature produira forcément des loups. Leur triomphe ne signifierait autre chose qu'un retard de quelques centaines d'années. La venue de l'aristocratie est fatale et assurée. La fin sera le Surhomme, malgré toutes les folles protestations de l'humanité. Qu'ils se révoltent, qu'ils triomphent et me tuent, moi et mes pareils... D'autres s'élèveront... D'autres maîtres. La fin sera la même. »*

Wells reprend et condense toutes sortes d'éléments passés et présents, historiques, théoriques, mythiques et techniques, pour aboutir à une révolution type, la révolution future de l'an 2100. La trahison du peuple par le parti révolutionnaire, c'est 1848. Février, *la Révolution de la sympathie générale*, suivie des massacres de Juin. L'affreuse bataille de cinq heures dans les entrailles de la Cité, c'est *la journée révolutionnaire* à l'ancienne. Une *Journée sanglante* comme la dernière semaine de la Commune qui n'est pas morte puisque son souvenir inspire les insurgés de Paris et de Berlin. La *Police Noire*, ce sont les troupes coloniales, des Sénégalais, des Sud-Africains précise Wells. L'aviation matérialise la supériorité matérielle et technique de l'armée sur l'émeute depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, telle qu'Engels l'avait énoncée. Une *armée de métier*, c'est-à-dire d'ouvriers qualifiés, de techniciens, d'ingénieurs, de spécialistes, comme De Gaulle en réclamera une, en 1934. Des membres des corporations « *les plus riches et privilégiées* », selon Wells, en fait, de cette nouvelle bourgeoisie technocratique dont le « *socialisme scientifique* » n'avait pas prévu l'apparition. C'est cette bourgeoisie technocratique que représentent Ostrog et son parti, cette « *aristocratie* » de l'expertise et de l'efficacité qui aspire à « *l'amélioration*

*de la race* », à « *la surhumanité* ». Cette « *surhumanité* » nietzschéenne ne repose sur aucune base ethnique, mais sur une volonté de puissance techno-scientifique et l'avènement de la technocratie qui est encore, au moment où Wells écrit son roman d'anticipation, une classe sans nom, invisible à l'analyse sociale. L'école marxiste se bornant à la répétition paresseuse des discours sur les classes moyennes, la petite bourgeoisie des artisans et des boutiquiers, celle des professeurs, des avocats, des médecins, journalistes, artistes, caractérisées par leurs oscillations idéologiques entre la bourgeoisie capitaliste et le prolétariat. Les ingénieurs entrepreneurs de la *Silicon Valley* incarnent aujourd'hui le type le plus avancé de cette technocratie dirigeante, qui efface et fond, en effet, toutes distinctions de sexe, d'ethnie, de mœurs, de religion, toute diversité ramenée à l'unité du progrès technocapitaliste. De l'homme machine dans le monde machine. Wells anticipe même le transhumanisme dans les tirades d'Ostrog sur « *l'aristocratie* » et la « *surhumanité* », mais cet évolutionnisme darwinien infestait depuis la parution de *L'Origine des espèces* (1859), les courants de droite ou de gauche du progressisme futuriste. Aussi faut-il peut-être inverser la perspective et dire que le transhumanisme cultivé depuis plusieurs décennies dans les milieux scientifiques américains et les entreprises de la *Silicon Valley*, n'est que le développement contemporain de l'eugénisme scientifique et politique né au XIX<sup>e</sup> siècle.

Et puis voici la révolution dans la révolution. Le peuple manifeste.

*« “Pas de désarmement”, disaient ces bannières, en un barbouillage grossier pour la plupart, et avec une orthographe variable : “Pourquoi désarmerions-nous ?” “Pas de désarmement.” Bannière après bannière, elles passaient, en torrent, et, tout à la fin, ce fut le chant de la révolte accompagné par un orchestre assourdissant d'instruments insolites. »*

Les machines parlantes s'affairent à calmer les esprits.

*« - Le Maître dort paisiblement – vociférait la voix. Sa santé est excellente. Il va consacrer le reste de sa vie à l'aéronautique. Il dit que les femmes sont plus belles que jamais. Gloup-wou-wou... ! Notre civilisation merveilleuse l'étonne outre mesure. Outre toute mesure. Galloup. Il a une grande confiance en Ostrog, une confiance absolue. Ostrog sera son principal ministre... Autorisé à destituer ou à réintégrer les fonctionnaires publics... Tout patronage sera entre ses mains. Tout patronage entre les mains d'Ostrog ! Les Conseillers ont été reconduits à la prison qu'ils avaient fait construire au-dessus du Palais du Conseil. »*

Et la machine reprend son bulletin, telle une chaîne d'information permanente.

*« - Paris est maintenant pacifié. Toute résistance est finie. Gloup. La Police Noire occupe toutes les positions importantes de la Cité. Ils ont combattu avec une grande bravoure, chanté des hymnes écrits à la louange de leurs ancêtres par le poète Kipling. Une ou deux fois, ils ont échappé à l'autorité de ceux qui les menaient, et ils ont torturé et mutilé des insurgés blessés et capturés, hommes et femmes. Morale : pas de rébellion ! Ha ! Ha ! Gloup ! Gloup ! Ce sont de rudes gars. Hardis et braves. Que cela serve de leçon aux braillards désordonnés de la Cité, immondices de la terre ! Gloup ! Gloup ! »*

Murmures dans la foule. « - *Maudits nègres !* »

« - Yahaha, Yaha, Yap ! Entendez glapir un journal vivant ! Journal vivant ! Yaha ! Affreux attentats à Paris. Les Parisiens exaspérés par la Police Noire commettent de nombreux massacres. Terribles représailles. Les temps barbares reviennent. Du sang ! Du sang ! Yaha ! »

Il faut soutenir l'ordre et la loi, répètent les machines. Graham, qui se promène incognito, est aussi révolté que le peuple, mais son guide et accompagnateur lui rétorque qu'on ne fait pas d'omelette sans casser les œufs.

« - Les ouvriers parisiens sont les plus terribles du monde, après les nôtres. (...) C'est la Commune. Ils voulaient vous ravir votre propriété. Ils voudraient supprimer toute propriété et livrer le monde à la populace. Vous êtes le Maître. Le monde est à vous. Mais il n'y aura pas de Commune. Il n'y a pas besoin ici de Police Noire... D'ailleurs, on leur a témoigné toutes les attentions possibles. Ce sont leurs propres nègres... Nègres parlant français, régiments du Sénégal, du Niger et de Tombouctou. »

Mais un cri éclate soudain :

« - Ostrog fait venir à Londres la Police Noire. La Police Noire arrive d'Afrique du Sud... La Police Noire. La Police Noire... (...)

- Suspendez le travail ! Suspendez le travail ! (...)

- C'est l'œuvre d'Ostrog ! Ostrog, la canaille ! Le Maître est trahi ! »

Le peuple court « aux sections » comme les sans-culotte de 93. On comprend que la nouvelle a été ébruitée par Hélène qui travaille au bureau des « Moteurs à vent ». Graham manque d'être emprisonné par Ostrog dans son propre palais. Les insurgés viennent à son secours, il prend leur tête. Les insurgés balayent les troupes d'Ostrog, alors qu'arrivent les avions remplis de troupes africaines. Les sections partent occuper les aéroports, mais elles ont besoin de temps pour mettre leurs canons en batterie. Graham décide de voler à la rencontre de l'escadre ennemie pour gagner le temps nécessaire. Son *aéropile* est bien plus mobile que les gros avions de transport militaire.

« - En ce moment même – s'écria-t-il- je fais mon testament. Tout ce qui au monde est à moi, je le donne au peuple du monde. C'est à vous que je le donne, et que je me donne moi-même. Et, si Dieu le veut, je vivrai pour vous, ou pour vous je mourrai. »

Il meurt, mais « la ville était sauvée ! »

(À suivre)

**Marius Blouin / Pièces et main d'œuvre**

Décembre 2010 – Janvier 2015

Marius Blouin n'est pas diplômé de Normale Sup, ni de l'EHESS. Il ne travaille ni aux *Inrocks*, ni à *France Culture*. Il ne fait partie d'aucun collectif. Il n'habite pas Montreuil ni les Cévennes, et d'ailleurs Marius Blouin n'est pas son nom, mais celui de son grand-père exclu du Parti pour avoir commis une bonne action.

## Bibliographie

Nombre des livres cités nous ont été fournis par Black-star (s)éditions, merci pour leur soutien documentaire.

Michel Bakounine, *Théorie générale de la Révolution* (textes assemblés et annotés par Etienne Lesourd, d'après G.P. Maximov), Ed. Les Nuits Rouges, Paris, 2001.

A-L. Barstow, *Witchcraze. A New History of the European Witch Hunts. Our Legacy of Violence Against Women*, Pandora Harper Collins, 1994.

Edouard Bernstein, *Les Présupposés du socialisme*. Préface et postface de Frédéric Bon et Michel-Antoine Burnier, Le Seuil, Paris, 2013.

Edouard Bernstein, *Socialisme théorique et sociale-démocratie pratique (suivi par les critiques de K. Kautsky, R. Luxemburg et G. Plekhanov)*, Ed. Les Nuits Rouges, Paris.

Samuel Butler, *Erewhon*, traduit de l'anglais par V. Larbaud, Gallimard, Paris, 1920.  
Samuel Butler, *Détruisons les machines*, Ed. Le Pas de côté, Vierzon, 2013.

Comité invisible, *A nos amis*, La Fabrique, 2014.

Charles Darwin, *L'Origine des espèces*, 1859.

Friedrich Engels, *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, 1845.

Hans Magnus Enzensberger, *Le bref été de l'anarchie*, Gallimard, 1975.

Alexis Escudero, *La Reproduction artificielle de l'humain*, Ed. Le Monde à l'envers, 2014.

Silvia Federici, *Caliban et la Sorcière (femmes, corps et accumulation primitive)*, Ed. Entremonde, Senonevero, Marseille, Genève, 2014.

Paul Frölich, *Rosa Luxembourg*, L'Harmattan, Paris, 1991.

A. Geismar, S. July, E. Morane, *Vers la Guerre civile*, Editions et publications premières, 1969.

Jean Gimpel, *La révolution industrielle du Moyen Âge*, Le Seuil, 1975.

Jean Guilaine, Jean Zammit, *Le sentier de la guerre, visages de la violence préhistorique*, Le Seuil, 2001.

*Internationale Situationniste n°9*, août 1964.

François Jarrige, *Techno-critiques, du refus des machines à la contestation des technosciences*, La Découverte, 2014.

Hanns-Erich Kaminski, *Michel Bakounine, la vie d'un révolutionnaire*, Les Belles Lettres, Paris, 2014.

Karl Kautsky, *Le Marxisme et son critique Bernstein*, 1899.

Lawrence H. Keeley, *Les guerres préhistoriques*, 1996, Perrin, 2002.

Vladimir Illich Lénine, *Que faire ?* 1902.

Jack London, *Le Peuple de l'abyme*, 1903.

Curzio Malaparte, *Technique du coup d'Etat*, 1931.

Karl Marx, Friedrich Engels, *Le Manifeste communiste*, 1848.

Karl Marx, *L'Idéologie allemande*, 1845.

Karl Marx, *Les Luites de classes en France (1848-1850)*. Editions sociales.

Karl Marx, *Le Capital*, 1867.

Karl Marx, *La Guerre civile en France*, 1871.

Henri Mora, *Chambard dans les Chambarans*, Ed. Le Monde à l'envers, 2011.

*Multitudes*, n°56, été 2014.

Jean-Pierre Netti, *La Vie et l'œuvre de Rosa Luxemburg*, Ed. Maspéro, 1972.

George Orwell, *Dans la dèche à Paris et à Londres*, 1933.

Pièces et main d'œuvre, *L'industrie de la contrainte*, Ed. L'Echappée, 2011.

Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'Origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755.

Kirkpatrick Sale, *La révolte luddite. Briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation*, 1995, Ed. L'Echappée, 2006.

G. Sicard, *Aux origines des sociétés anonymes, les moulins de Toulouse au Moyen-Âge*, Armand Colin, 1953.

C. P. Snow, *Les Deux cultures*, Cambridge University Press, 1959. J-J Pauvert, 1968.

Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*, 1892.

Edward P. Thompson, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, Ed. Victor Gollancz, 1963, Le Seuil/Gallimard, 1988.

Robert Tombs, *Paris, bivouac des révolutions. La commune de 1871*, Ed. Libertalia, 2014.

Julius Van Daal, *La Colère de Ludd*, Ed. L'Insomniaque, 2012.

H.G. Wells, *Quand le dormeur s'éveillera*, Mercure de France, 1988.